

Les plumes assassines



**Nouvelles policières
Atelier d'écriture MOT A MOT
2016/2017**

SOMMAIRE

LE BRAS DE CALAIS

Sophie Horel

JAMAIS 2 SANS 3

Gérard Lamoureux

BRAVE LULU

Martine Texier Hackspille

DOIT LE MONDE EN PERIR

Marie Aline Maison

LE CONTACT DE LA CHALEUR

Evelyne Cau

CHLO 

Martine Soidet

LE JIVARO

Patrick Parey

LA FILLE DE RYAN

Gilles Gaudry

LE BRAS DE CALAIS

Calais 17 novembre 2010...

Face à la mer qui s'étalait devant lui, froide et sombre comme son humeur, l'inspecteur David Pilorget était encore abasourdi par la découverte macabre que l'on venait de faire.

Il avait reçu à 6h15 ce matin un appel paniqué de Géraldine, sa jeune coéquipière : le bras d'un jeune homme de couleur venait d'être retrouvé par un promeneur matinal sur la plage de Calais.

Un bras marqué de signes ethniques à peine visibles, et rien d'autre.

Évidemment sa couleur amenait tout de suite à penser à un problème entre migrants.

Trop simple, pensa-t-il, car David avait pour habitude de ne pas se fier aveuglément aux évidences.

Il ne savait pas si c'était les médicaments qu'il prenait ou l'écœurante pesanteur de la situation qui lui donnait la nausée, mais il ne se sentait pas en grande forme.

-Monsieur, monsieur ... vous venez ?! On a besoin de vous ! Ça commence à bouger par ici !

Les cris de Géraldine, à moitié étouffés par les rafales du vent d'automne, l'arrachèrent à sa torpeur.

Dans un contexte aussi délicat, il savait qu'il devrait affronter les choses avec discrétion et efficacité.

Rétablir la justice, il savait qu'il n'avait pas d'autre choix, car la plus petite étincelle pouvait embraser une révolte.

L'inspecteur Pilorget ...

A 48 ans, David s'était constitué depuis longtemps un réseau de solitude comme d'autres se constituaient un réseau d'amis. Il avait fait le vide autour de lui qu'il justifiait par trop de déceptions et par un manque de confiance en son prochain, disait-il. Mais c'est surtout en lui qu'il l'avait perdue, ou jamais eue, sans doute à cause de l'éducation jésuite que sa mère lui avait inculquée depuis sa plus tendre enfance, voyant en cette « vertu » une voie directe pour le paradis.

Cette austérité il l'affichait comme une protection, mais Géraldine devinait pourtant que son acharnement à résoudre les affaires et rétablir la vérité, était sa façon à lui de manifester de la considération pour ses semblables.

Le caractère sordide et énigmatique de cette affaire dans un contexte social et humain délicat, accaparait tout son esprit.

D'abord parler, communiquer, s'imprégner pour mieux comprendre. Il avait ainsi découvert une détresse humaine, qu'il aurait eu du mal à envisager, même dans ses pires cauchemars.

Les pouvoirs publics lui avaient fait comprendre qu'il fallait qu'il fasse vite pour éviter la manipulation de la presse.

L'enquête s'avéra ardue, ayant pour seuls indices les énigmatiques tatouages ethniques. Pourtant Géraldine et lui avaient arpenté, photo à la main, les dédales de la fameuse Jungle. Mais devant eux peu à peu les murs de l'omerta s'élevaient, jusqu'à l'impasse.

Dans un étonnant consensus, il fut dessaisi de l'affaire qui fut classée sans suite. Cependant elle continua d'occuper l'esprit de David. Jour et nuit. Et là ce fut le black-out. La chute libre ...

Paris, 6 ans plus tard ...

Dring ! Dring ! ... « Merde !!! 5h20... » En ce matin du 26 octobre 2016, David ne savait pas si cette sonnerie provenait de son réveil ou de son portable. Hier encore il avait pris des somnifères pour échapper aux cauchemars qui le hantaient depuis 6 ans, mais qui le faisaient aussi décrocher de la réalité.

-Pilorget !!! Rappliquez au plus vite ! On a un cadavre sur les bras. C'est au 13 rue de l'Université dans le VIII^e. Une chambre de bonne au dernier étage d'un immeuble haussmannien. Grouillez-vous !

C'était la voix rocailleuse et autoritaire de son supérieur, le commissaire Philippe Mourgues. David n'avait même pas eu le temps de répondre.

Mécaniquement il s'était habillé et avait enfilé son par-dessus informe et défraîchi, ... comme lui en fait.

Pas rasé, pas coiffé et à bout de souffle, il était parvenu tant bien que mal au dernier étage qu'un escalier en colimaçon permettait d'atteindre.

-Bon alors, qu'est-ce que vous foutiez ?! Vous croyez que ça m'amuse d'être là à cette heure-ci ? Dans ce bordel infâme ! Franchement à quelques jours de ma retraite, je m'en serai bien passé ! Bon, vous me torchez ça vite fait ! C'est juste un gros pédé qui s'est fait étrangler par son mec et puis c'est tout ! Pouah, ils me « débéquètent » ces gars-là ! »

Son langage trivial contrastait avec son apparence exagérément élégante, qu'il croyait raffinée. David ressentait toujours la même nausée, mais il n'avait plus la conviction de réagir.

Son malaise s'amplifia à la vue de la scène : le cadavre d'un homme d'âge mûr gisait au milieu de la pièce unique, vêtu seulement d'un string en latex, et dont la bedaine blanche et flasque débordait de part et d'autre.

-Vous me cherchez du côté des travelos et des noctambules.

-Hum.. ! avait simplement répondu David. Quelque chose ne le convainquait pas mais il obéissait au regard lourd de mépris de Mourgues.

La nuit venue il arpenta les trottoirs noirs et luisants qui reflétaient les couleurs pailletées des créatures qui les peuplaient. Il leur présentait la photo de la victime. Certaines le taquinaient outrageusement, d'autres l'envoyaient balader. Jusqu'au petit matin il avait fait le tour des boîtes de nuit du Tout-Paris de la débauche. Il avait reconnu des people, des artistes, des politiciens, certains qu'il n'aurait jamais soupçonnés. Mais il ne jugeait pas, il s'en fichait. Il faisait juste son boulot.

Pourtant ça n'avait rien donné. On ne connaissait pas la victime dans ce milieu. Ses soupçons de mise en scène prenaient corps.

Retour au commissariat sans passer par la case maison.

-Vous êtes vraiment nul ! Elle est claire cette affaire. Bougez-vous ! Faut que ce soit bouclé avant mon départ. J'aimerais bien partir avec une breloque, moi.

-Ok, je fais faire une visite au médecin légiste pour voir s'il a du nouveau.

Réapparition ...

-La vache ! Ça pue toujours autant ici ! dit David dans un haut le cœur. Je sais pas comment tu fais pour mariner là-dedans toute la journée !

- Salut, David, Dis donc, t'es pâle à faire peur, toi. Heureusement que tu bouges et que tu parles, sinon je pourrais te prendre pour un de mes patients !

- M'ouais, je sais, j'suis pas au top. T'as du nouveau sur notre affaire ?

- D'après le rapport de ton adjoint, ce gars s'appelle Tunnacel, robert Tunnacel, 68 ans, pas connu des services de police ; plutôt discret. Côté boulot, 'paraît qu'on le lui amenait. Rien de particulier donc, sauf, un tatouage bizarre sur le bras. Mais bon, tu sais dans ces milieux-là, ils aiment ça ! »

En soulevant le drap, David resta bouche-bée à la vue des tatouages : les mêmes que ceux qui le hantent depuis 6 ans. Les mêmes que ceux du bras de Calais. SON bras de Calais : même si l'affaire avait été enterrée, elle l'obsédait encore ; il en sentait la réalité, comme le membre fantôme de celui qu'on a amputé.

Alors une vague d'énergie était montée en lui comme une baudruche qui se serait soudain regonflée. Il ne savait pas si c'était de la joie ou du désespoir, sans doute un peu des deux : la joie de reprendre une histoire inachevée, avec la possibilité qu'elle aboutisse enfin ... ou pas. Cependant il prenait cette réapparition comme une deuxième chance qu'on lui offrait. Alors oui, cette fois il irait jusqu'au bout, il n'avait plus rien à perdre. Fort de ce regain de vie, le soir même il décida de retourner sur les lieux du crime, sans aviser sa hiérarchie. De toute façon, ils n'étaient pas sur la même longueur d'ondes ; et cette enquête était la sienne !

Une fois sur place, même les escaliers lui semblaient plus accessibles ! Arrivé au dernier étage, au moment de rentrer, il se rendit compte que les scellés étaient déjà rompus.

Il pénétra le plus silencieusement possible, en retenant son souffle. Deux hommes portant le même costume noir, étaient affairés à tout remuer dans la petite chambre qui était maintenant jonchée de feuilles manuscrites.

Méthodiques et silencieux, ils semblaient savoir précisément ce qu'ils cherchaient. Ses yeux s'étant habitués à l'obscurité, David devinait de mieux en mieux la scène. Soudain il entendit un bruit

sourd qu'il n'associa pas tout de suite à la douleur qui lui explosa le crâne ; s'ensuivirent une bousculade et une course dans les escaliers ; et puis plus rien, le trou le noir.

Après coup ...

-Bon sang, mais qu'est-ce que vous foutiez là-bas à cette heure-là ? Qui vous a demandé d'y aller ? J'ai l'IGPN sur le dos maintenant ! J'veais vous coller une mise à pied, moi !

N'ayant pas encore pleinement repris ses esprits et compris ce qui lui était arrivé, la voix tonitruante du commissaire Mourgues lui sembla encore plus désagréable qu'à l'accoutumée.

Finalement un claquement de porte théâtral finit par le ramener définitivement à la réalité. L'odeur d'éther et la blancheur immaculée des lieux lui firent comprendre qu'il était à l'hôpital.

-T'inquiète ! Tu sais comment il est, intervint Pascal le légiste, présent lui aussi, en essayant de calmer le jeu, en plus il a la médaille qui le démange en ce moment. En même temps, il a pas tout à fait tort. Tu foutais quoi là-bas ? Ce sont les voisins qui ont alerté la police.

Jouant sur l'effet du choc, David ne répondit pas, il n'en avait pas envie. Cependant, il n'avait jamais eu les idées aussi claires : même s'il ne savait pas qui était derrière tout ça, il était persuadé maintenant que le crime n'était qu'une mise en scène : c'était plus qu'une affaire de mœurs, ça puait le scandale politique. Les gars qu'il avait vus là-bas, étaient des sbires de l'état, il en était certain. Il fit semblant de s'endormir, et quand il entendit la porte se refermer, ...délicatement cette fois, il se leva d'un bond.

Ok, c'était pas très malin : la tête lui tournait, il vacilla un instant, mais se reprit aussitôt. Il enfila ses vêtements, son pardessus et parvint à convaincre une jeune infirmière inexpérimentée qu'il lui fallait sortir sans plus attendre, prétextant l'urgence de l'enquête, plaque de police à l'appui.

Il prit le métro pour se mêler à la foule, et une fois dans la rue de l'Université, il se dirigea d'un pas ferme et mesuré vers l'immeuble.

Une fois sur place, son œil scruta chaque détail, chaque livre, chaque bibelot : apparemment ce Robert Tunnacel était amateur d'art africain. Les manuscrits, rapports et autres courriers qui traînaient partout, semblaient être de sa main.

Un nègre (c'est le cas de le dire ..) ? La plume cachée d'un politicien ?

Son œil à l'affût s'arrêta enfin sur un morceau de journal jauni coincé derrière la bibliothèque. Il tira de toutes ses forces... et ce fut l'effort de trop : il sentit ses jambes flancher sous lui : il se souvint alors qu'il avait un gros hématome à la tête et le ventre vide depuis hier.

Papaouté ...

Ça lui avait pris plus de temps que prévu mais il avait fini par arriver chez lui. Essayant de récupérer ses forces dans le canapé, il s'intéressa au morceau de journal jauni : il s'agissait d'un article de « Jeune Afrique » daté du 8 avril 1994 signé par un certain bob Lecannut, mais il était inexploitable. Un peu comme son cerveau d'ailleurs. Il décida alors de faire un break : une bière tiède, un vieux morceau de fromage et un quignon de pain sec constitueraient un repas de choix. Passant de chaîne en chaîne, il s'arrêta finalement sur la 5 où le visage de Stromae occupait l'écran : il l'aimait bien cette espèce de Brel au teint halé, au cœur torturé et profond. Il écouta avec intérêt l'évocation de son enfance sans père, son retour au Rwanda, le concert tant espéré en hommage à ce dernier. Et puis soudain tout s'est arrêté autour de David : ses yeux étaient rivés sur l'écran, le public du concert, les bras levés des spectateurs enthousiastes, les signes ethniques sur les bras ... Toujours les mêmes. Il n'en croyait pas ses yeux.

Il sursauta lorsque son téléphone sonna. Numéro caché. Il répondit quand même.

-Salut patron, c'est Géraldine. Votre ancienne co-ep'. Vous vous souvenez de moi ?

- Bien sûr, bonsoir Géraldine.

- Patron, allumez votre télé sur la 5, regardez le concert de Stromae..

- Je sais, j'y suis ..

- Vous avez vu les signes sur les bras ?

- Ouais .. Vous non plus vous n'avez pas oublié ?

- Ben non.. C'est dingue? Vous croyez qu'on a trouvé le lien ?

- Ça m'en a tout l'air. D'ailleurs en ce moment, je suis sur une autre affaire dont le cadavre a les mêmes signes.

- Ok je rapplique dès que possible et je viens vous donner un coup de main.

- Super, merci Géraldine.

Toute la nuit il chercha sur Internet dans les archives de « Jeune Afrique ». Il trouva effectivement plusieurs articles du même Bob Lecannut qui relatait les faits au moment des conflits ethniques du Rwanda, l'intervention de l'armée française et la fameuse opération Turquoise. Jusqu'en juillet 1994, après plus rien. Bob Lecannut .. ce nom lui disait quelque chose mais il ne savait d'où, à part l'article trouvé à l'appartement bien sûr. L'esprit dans l'impasse, il griffonnait le nom en continu, en espérant que jaillisse la lumière, ..et elle jaillit : BOB LECANNUT ... ROBERT LECANNUT LECANNUT-TUNNACEL... merde !!.. C'est ROBERT TUNNACEL, son cadavre de la rue de l'Université !

Alors il décida d'aller encore plus loin, maintenant qu'il tenait le bon fil, avec l'aide de Géraldine, ils iraient jusqu'au bout, même si la République devait exploser.

Épilogue : Rendre sa dignité ...

La République n'explosa pas, mais elle fut bien secouée.

La Presse s'était emparée de l'affaire et des têtes étaient tombées. Par bonne conscience, les acteurs de l'époque et les actes de barbarie qu'ils avaient ignorés ou camouflés, avaient été dénoncés. Mais David n'en avait cure. Il savait de toute façon que les vrais responsables restaient dans l'ombre et que tout ce déballage n'était qu'un simulacre de Justice. Mais lui l'inspecteur décrié voulait rendre leurs dignités à Hafashim (c'était à lui qu'appartenait le bras de Calais) et Robert Lecannut.

En juillet 1994 alors âgé de seulement 8 ans Hafashim avait assisté impuissant à l'assassinat sauvage de son père par des militaires français. C'était juste une « erreur d'identité » avait-on dit à la famille à l'époque ... Mais on lui avait volé son enfance et la possibilité d'être un fils. Alors il avait parcouru tous ces kilomètres jusqu'en France pour comprendre, chercher la vérité, et il avait trouvé la mort.

Robert Lecannut, journaliste free-lance à l'époque, avait lui aussi assisté au massacre et avait vu les assassins, mais sa veulerie l'avait empêché de réagir. Alors pour oublier il avait sombré dans l'ivrognerie, et s'en était voulu toute sa vie, jusqu'à la perdre, en tentant de découvrir les preuves de l'intérieur.

Tous deux, sans le savoir avait poursuivi la même quête : rendre justice au père d'Hafashim.

Le portable de David vibra dans sa poche. « T où ? » C'était un SMS de Géraldine. « Près de la petite épicerie du centre » « OK j'arrive ».

Depuis l'affaire, ils s'étaient rapprochés et avaient décidé d'un commun accord de faire le chemin inverse : retourner sur la terre d'Hafashim et soulager la peine d'une mère pour un deuil qu'elle n'avait jamais pu faire.

En la soulageant, ils se libéraient eux-mêmes d'un poids, lourd de 6 ans ... 7 ans même.

David ne ressentait plus cette nausée qui ne l'avait pas lâché durant toutes ces années.

Pour la première fois depuis longtemps il était en paix avec lui-même.

Sophie Horel

JAMAIS 2 SANS 3

Gros titre de la République du Centre de ce jeudi 26 juin : « Deux jeunes filles tuées en forêt ».

La photo représente la voie ferrée traversant la forêt domaniale près de laquelle ont été retrouvés les deux corps. En page 3 : « Règlement de compte ou crime passionnel ? »

Les deux corps ont été découverts par des promeneurs hier matin mercredi près de la voie ferrée menant à Montargis. Les deux jeunes filles; l'une rousse, l'autre brune, reposaient dans la déclivité du ballast. Des impacts de balles ont été relevés. Les deux adolescentes sont grandes, cependant aucun bijou, ni autre élément n'ont permis de les identifier. Le commissaire Bertrand est chargé de l'enquête.

Les samedis de mai, Claudia et Suzanna fréquentent « le Kadre », la boîte de l'orléanais. Elles apprécient l'ambiance car le DJ les comble avec les musiques à la mode, elles dansent ravies.

Ugo, à l'allure de Cristiano Ronaldo, les aborde sous un banal prétexte. Le dialogue s'instaure, et très séducteur, Ugo leur offre boissons et cigarettes, permettant la pause dans les fauteuils un peu à l'écart des danseurs et de la tonitruante sono.

- Vous habitez Chécy, il y a de super endroits, et les bords du canal qui mènent à Combleux, je kiffe.
- Nous n'en sommes pas très loin, nos courses à pied ou à vélo nous y conduisent assez souvent, c'est sympa.

- Je compte plus sur la muscu que sur le running pour entretenir ma forme, mais je laisse ma caisse au parking.

Claudia parle de ses études de marketing, elle prépare un projet de parfum, Dior et Sephora sont en vue. Ugo constate qu'elle est superbement maquillée. Ses longs cheveux bruns très foncés encadrent un visage aux fossettes ravissantes, comme la fille pense-t-il. Ses yeux se tournent vers Suzanna, son nez légèrement retroussé, ses pommettes aux taches de son, ses magnifiques yeux verts, elle aussi est super. Ne m'a-t-elle pas dit qu'elle était en droit à Paris ? La rousse et la brune me plaisent, et pourquoi pas les deux ? Le petit jour se lève...Ugo raccompagne les deux copines chez elles.

Ugo, incompris de ses parents, a vite délaissé le collège, pour rejoindre plus encore les copains de la cité. Le foot, il en était dingue jusqu'au jour où le tendon d'Achille gauche a flanché... Un mois d'hosto et deux mois de rééducation, mais plus de foot sauf à la télé. Les grands frères l'ont repéré et lui proposent des petits boulots bien payés. Il n'a peur de rien et surtout pas des flics, il devient une référence dans le quartier. Bien vite il acquiert une Audi, et on ne compte plus les dérapages contrôlés pour épater la galerie des envieux notamment des petits jeunes à qui il confie à son tour des jobs.

Claudia et Suzanna s'éprennent de ce sémillant jeune homme. Les week-ends se passent en fêtes ininterrompues. Ugo comprend rapidement que ces demoiselles sont une mine d'or. Lui, le petit dealer de quartier, va devenir un grand. Il déploie son sens des affaires avec les deux jeunes filles et n'hésite pas à venir dans la semaine relancer l'étudiante dans les allées du campus parisien.

Méfiant mais sous le charme d'Ugo, Suzanna ne résiste pas longtemps... ainsi celui-ci apprend que son père Mr Harnud n'est autre qu'un grand PDG de la haute bourgeoisie orléanaise.

Ugo ne néglige pas pour autant le local, il devient assidu aux sorties de l'école de commerce d'Orléans. Claudia rend jalouse ses copines, mais - grand cœur - Ugo leur offre de les véhiculer... puis les invite aux fêtes des week-ends... étendant ainsi son commerce.

Ugo voit grand, il presse ses amies car il a besoin d'argent. Il veut monter sa salle de sports fitness, muscu, sauna... Une grosse rentrée d'argent lui est indispensable.

Une nuit, en raccompagnant Suzanna, il aperçoit son père. Ce dernier se limite au bonsoir d'usage, « Nous ne sommes pas du même monde » ont pensé réciproquement les deux hommes.

Le mardi 24 juin : les 2 amies et Ugo dansent au Kadre...

Mercredi 2 juillet, très tôt le commissaire Bertrand pénètre en voiture au parking de la gare des Aubrais. Il se rend à Paris et prend le train de 4H57.

Le sous-sol est lugubre, la lumière blafarde des néons se réfléchit sur le sol gris aux cadres blanc pour le rangement des véhicules. Une seule voiture, grise métallisé, est arrêtée. Son positionnement intrigue le commissaire, il s'approche. Un bras est coincé dans l'embrasure de la porte avant

gauche, la tête est fortement penchée sur le volant. Il remarque un impact de balle au niveau de la pommette avec une tache rouge : l'homme est mort...

- Allô Rémi ? Excuse-moi de te réveiller, tu peux vite venir, un homme gît dans une Audi, dans le sous-sol 1 du parking à la gare des Aubrais. Tu fais le nécessaire !

- D'accord chef, euh il est mort y'a longtemps ?

- Probablement très tard hier soir... Je file, mon train ne va pas attendre.

Car le commissaire Bertrand a plusieurs rendez-vous dans la capitale.

Revenons au 26 juin, muni des photos des deux jeunes filles qu'il a transmises aux écoles supérieures locales et à l'université de La Source, le commissaire a su que la brune aux longs cheveux s'appelait Claudia Dupuis, qu'elle était étudiante en marketing à l'école de commerce... en face de l'hôtel de police du faubourg St Jean.

Plus tard dans la soirée, il mit un nom sur le visage de la rousse aux yeux vert : Suzanna Harnud. Elle était en 3ème année de droit à Paris. Ces deux amies se retrouvaient chaque week-end dans le Loiret.

Jeudi 3 juillet, le commissaire Bertrand reçoit le compte-rendu de l'autopsie de Claudia et Suzanna. La description de l'impact des balles de 9 mm est finement décrite, elles proviennent du même revolver.

Le thorax de Claudia est perforé de part en part. Des griffures sur les deux bras témoignent d'une lutte certaine avec le meurtrier. Pour Suzanna, la balle a percé le cerveau par l'arrière de la tête pour ressortir par l'orbite de l'œil droit; elle a donc été tuée de dos.

Les deux femmes n'ont pas été violées. La mort se situe très probablement entre 2H et 5H le mercredi 5 juin.

Ce jeudi 3 juillet, à la une de la République du Centre : « Règlement de compte dans le parking des Aubrais : 1 mort ». Une photo du parking souterrain illustre le titre du journal.

Dans la page des faits divers : « Ugo M., bien connu dans les fichiers de la police pour trafic de drogue, n'a pas survécu aux balles dont il a été victime hier dans le parking. Le commissaire Bertrand est chargé de l'enquête. »

Comme Maigret, sans la pipe, le commissaire Bertrand en feuilletant distraitement le journal, recherche la relation possible entre ces meurtres. Un peu plus tard, il joint son collègue :

- As-tu du nouveau sur le tué du parking des Aubrais ?

- La voiture a été examinée et on a tout un lot d'indices, peut-être que cela peut t'intéresser...

- Je descends te voir.

Le commissaire frappe à la porte et entre chez le collègue. Dans le curver n° 120 259, tout un bric-à-brac sous plastique : petits cailloux, 1 paquet de cigarettes, 1 tube de rouge à lèvres, 1 bouton blanc nacré, 1 paire de lunettes de soleil, 1 paire de basket blanches pointure 44, 2 sachets de poudre (pas encore analysés à ce jour), cheveux...

- Dis, je te prends les trois sachets de cheveux, j'aimerais avoir une expertise sur leur appartenance.

- D'accord, tu indiques les numéros que tu prends.

- Bien sûr, à bientôt et merci.

Deux jours plus tard, les cheveux prélevés dans l'Audi, correspondaient bien à ceux de Claudia et Suzanna.

Le commissaire se rend de nouveau en forêt, sur les lieux où ont été retrouvés les deux corps au bord de la voie ferrée, il compare les cailloux avec ceux trouvés dans la voiture : ils sont en tous points semblables, d'un bleu gris composant habituellement le ballast des voies ferrées.

Le commissaire réfléchit tout en fouillant les broussailles des bas-côtés de la voie, il va, il vient, ses pieds achoppent sur des plus gros cailloux, des creux, muni d'un bâton il dérange une énorme fourmilière, il s'accroche plus ou moins dans les ronces, il manque trébucher quand il butte sur un bout de bois noir, mais non c'est un revolver ! Il le met dans une poche plastique...

Le lendemain, après analyses, le revolver trouvé est bien celui qui a servi à tuer les deux jeunes filles. Le commissaire clôt son dossier, Ugo M. est bien l'assassin de Claudia et Suzanna.

Le 15 juillet, le commissaire se rend dès potron-minet au parking des Aubrais. Il s'engage dans l'escalier, descend dans le noir, saisit la poignée de porte, elle s'entrouvre mais butte sur quelque chose. Le temps d'agir sur sa lampe-torche, un râle en forme de gueulement l'accueille. Un SDF s'est blotti dans ce recoin et n'apprécie pas le réveil aussi matinal. Le commissaire profite de la situation :

- Que fais-tu là ?

- Ben, je dors, tu vois bien, z'aller pas m'emmerder.

Le commissaire lui met sa carte sous son nez.

- Ah ! z'êtes flic.

- Dis donc, t'as l'air habitué au parking.

- Bah, ici on est sûr de pas se faire mouiller, si on n'était pas dérangé si tôt ce serait le paradis.

- Et l'autre jour, quand le type s'est fait refroidir, t'étais là ?

- Chais plus.

- J'vais t'rafraîchir la mémoire, j't'emmène au poste.

- Non, j'vais tout vous dire. J' pionçais ici quand une BM est arrivée très vite, vu qu'c'était vide. Un mec en blouson a surgi par l'autre porte ; je me suis blotti sous ma couverture pour me cacher, car je voyais bien que ce type était pas catholique, et j'ai entendu des coups de feu, j'peux vous dire qu'il avait pas de silencieux, dans ce parking, ça fait un barouf pas possible.

- Et puis...

- Chais pas, j'ai rien vu sous la couverture.

- Il était grand ?

- Normal, tiens, comme vous à peu près.

- Qu'est ce que t'as repéré d'autre ?

- Ah si, ça me revient : il courrait vite, il avait sans doute des baskets.

- Tu es sûr, ou tu supposes.

- Vous en avez des questions, en tous cas, il allait vite et sans bruit.

- Bon, bouges pas j'appelle une voiture, j'veux plus de détails.

- Vous z'allez pas m'embarquer.

-Y'a eu un mort, j'peux pas laisser tomber comme ça.

Au poste, le pédigrée du SDF est vite découvert, il s'agit de Michel Durand, bien connu dans le milieu des sans abri orléanais.

Le commissaire Bertrand, très tenace, tirera quelques indications complémentaires en cuisinant le SDF. Car même si la peur d'être pris à son tour comme cible l'avait tétanisé, il ne bougea pas de son coin pendant les coups de feu jusqu'à la disparition du tueur, il put le décrire ainsi plus précisément. Mais comment trouver une aiguille dans une meule de foin ?

Le commissaire s'épuisait en vain à feuilleter les dossiers des malfrats orléanais, Il passa à la vitesse supérieure. Et s'il n'était pas venu en voiture, mais en train !

Récapitulons : l'homme recherché mesure environ 1m80, cheveux foncés, sans barbe et sans moustache, portant des lunettes, d'une corpulence d'environ 70 kg, vif mais discret, très rapide, du moins sportif, il a environ 30 ans.

Le commissaire épluche les horaires de train au départ des Aubrais le mercredi 2 juillet, puisque la mort est établie entre 4 h et 5h30. Il recherche également dans les ordinateurs et machines automatiques les traces éventuelles de vente de billets au guichet SNCF. Il va contacter un à un les contrôleurs de chaque train de 4h à 10h s'arrêtant aux Aubrais.

Cette minutieuse et fastidieuse recherche ne mène nulle part. Pourtant le meurtrier d'Ugo a un lien avec les deux filles, c'est pour lui plus qu'un pressentiment.

Il ouvre de nouveau le dossier Claudia Dupuis et Suzanna Harnud et s'attarde dans la partie contacts, amis et famille. Puis, il monte aux affaires financières, demande à son collègue s'il n'a pas un dossier au nom d'Harnud ou Dupuis. Quelques instants suffisent.

- Dupuis, rien de particulier, mais les Dupuis sont nombreux. En revanche Harnud, j'ai quelque chose....Ah, mais c'est un drôle de type, ses bénéfices déclarés ne reflètent pas son train de vie. C'est un cas très spécial, nous l'avons sur écoute.

- Tu m'intéresses, on peut écouter les bandes ?

- Demande au chef.

Entre collègues, la requête n'est qu'une formalité.

Mais l'écoute du téléphone du père de Suzanna Harnud s'avère ennuyeuse et assommante, entre les coups de fil insipides, les rendez-vous de travail, les ordres donnés, le recrutement de collaborateurs, les pots de départ, les échanges à propos des ventes des derniers produits sur le marché, l'évolution des emballages... rien que du très banal, y compris les rendez-vous amoureux avec parfois des mots pimentés ou grossiers.

Quatre heures là-dessus, le baigneur pensa le commissaire. Allez, une dernière écoute, puis je reprendrai cet après-midi. Soudain :

« Allo, Balu, j'ai un minos à balancer rapide, y'a de l'oseille à se faire, rappelle-moi où tu sais »

Il n'y croit pas, il réécoute. Le commissaire tient son renseignement.

Deux ans plus tard, au tribunal d'Orléans, à l'issue d'un procès retentissant : Michel Balurin (le fameux Balu) est condamné à 10 ans pour le meurtre d'Ugo M. Une amende de 50 000 € est requise à l'encontre de Mr Harnud, (le commanditaire) qui bénéficie de circonstances atténuantes.

Au bar de la justice, rue d'Escures, un journaliste de la République du Centre interviewe le commissaire Bertrand.

Gérard Lamoureux

BRAVE LULU

Les gendarmes prévenus par un appel anonyme se rendent au croisement du Pendu. Le véhicule bleu traverse la tranquille petite bourgade de bord de mer. Sa place toujours vide sera bientôt envahie par les marchands et badauds du marché dominical. Les habitants de Saint Brice ignorent ce qui est arrivé au pauvre Lulu. Hier encore, il conduisait à vive allure sa fourgonnette dans les rues étroites du centre ville.

De loin ils repèrent le camion couché dans le fossé, et au fur et à mesure de leur progression ils décryptent sur le côté du véhicule les traits de peinture rouge écaillée : ABC pour Antiquités Brocante Camelote.

Un gendarme ouvre avec peine la portière, une odeur de vinasse plane dans l'habitacle. Sous le siège du défunt brocanteur un amas de bouteilles vides.

-Décidément ce pauvre Lulu, la bouteille lui aura été fatale, murmure le brigadier Colas au cours de la fastidieuse opération de relevés et mesures.

-Tu oublies l'appel anonyme ! lance son collègue

-Non, je n'oublie pas...

-Ben alors !

-Ben alors, c'est une femme qui a appelé, je suppose qu'elle a eu peur et peut être qu'elle n'a pas envie de donner trop de détails sur son escapade nocturne, réplique d'un ton bourru Colas qui visiblement souhaiterait retourner à la brigade au plus vite dès la prise en charge du corps et du véhicule.

Plus tard en fin de matinée, une voiture attelée d'une remorque entre dans la cour de la gendarmerie. A l'intérieur, un homme et une femme d'un certain âge se disputent. A la vue du bric-à-brac le brigadier, furieux sort sur le perron.

-Faut pas vous gêner ! Ici c'est la Gendarmerie, pas la déchetterie.

Puis il se ressaisit en apercevant au dessus de tout ce bazar un petit meuble marqueté complètement disloqué. S'adressant au conducteur :

-Où avez trouvé ça ?

-Chez nous dans notre jardin, répond l'homme comme si c'était évident.

-Comment ça dans votre jardin ?

-Monsieur le gendarme, comme on a appris le décès de Lulu, on a pensé que ce meuble pourrait bien avoir un rapport avec sa mort !

-Ha oui, qu'est-ce qui vous fait dire ça, faut m'expliquer !

-Le fond de notre jardin se situe au bas du ravin juste au dessous du carrefour du Pendu, on pense que quelqu'un aura lancé le meuble depuis le haut de la colline, le meurtrier peut être ? insinue-t-il timidement.

-D'ailleurs on pense pas, on en est sûrs, rajoute sa compagne d'une voix haut perchée, l'herbe était toute couchée tout autour de cette carcasse de bois et on a trouvé des traces de pas qui remontent le long du ravin jusqu'à la route. C'est pour ça, monsieur le gendarme qu'on vous rapporte le meuble, enfin c'qu'il en reste.

Colas tonne.

-De quoi vous mêlez-vous, il fallait juste nous appeler, maintenant il y a vos empreintes partout. Entrave à enquête. Vous allez laisser la remorque ici, retourner chez vous et ne toucher plus à rien.

En remontant dans sa vieille voiture, le papy grogne :

-J't'avais dit Léone, qu'il fallait mettre ça directement à la déchetterie, faut toujours que tu te mêles de tout. Maintenant, on n'est pas près de la récupérer not' remorque !

Contrairement à ce qu'il avait laissé croire à son coéquipier sur le lieu du drame, le brigadier Colas, ne croyait pas à la thèse de l'accident. Comment expliquer qu'avec cet état apparent d'ébriété le brocanteur ait pu parcourir sans encombre, la route sinueuse et étroite qui longeait le littoral. Certes cette route il la connaissait par cœur, mais curieusement la catastrophe s'était produite à un endroit sans danger. Quelque chose clochait.

Il décroche le combiné et avant d'appeler le procureur, compose le numéro du châtelain local, pour savoir si on ne lui a pas dérobé un meuble ancien. Ce dernier pourrait peut être lui donner quelques indications précieuses.

Bien que très accaparé par les préparatifs de son futur mariage avec sa nouvelle compagne Victoire du Bourdon, le baron arrive rapidement à la gendarmerie. Surpris, il reconnaît les débris de son secrétaire en bois de rose. C'est un meuble de famille auquel il tient beaucoup. En revoyant sa carcasse Octave de La Lande Saint Brice se souvient qu'il n'était plus dans le petit salon depuis un

certain temps, mais avec la manie de Victoire de changer constamment les meubles de place, il avait fini par ne plus s'étonner des mouvements du mobilier dans le château. Aujourd'hui il comprend que ces bouleversements l'empêchent de constater si le château est victime d'un vol ou pire de plusieurs à moins que... l'esprit du baron s'évade.

-Ce meuble vous appartient-il ? demande de façon abrupte Colas.

Jetant à peine un regard sur l'objet, l'homme hésite puis bafouille :

-Je ne sais pas trop, on dirait, enfin je ne suis pas sûr, où l'avez vous trouvé ?

-Peu importe, alors il provient du château oui ou non ce meuble ?

-Je ne pense pas, c'est vrai que nous avons quelque chose de ressemblant, mais le nôtre me paraît être de meilleure facture.

A voir la tête du baron, le gendarme a l'impression qu'il lui cache quelque chose.

Au même instant aux Tilleuls, le café du village, les habitués commentent l'accident du brocanteur, l'affaire fait grand bruit. Accoudé au comptoir, le fils du châtelain curieux tend l'oreille. Samedi, la veille de l'accident il avait aperçu la camionnette de Lulu qui sortait précipitamment du parc de la propriété. Immédiatement il avait deviné que sa future belle mère avait dû brader à ce camelot ignare quelques petites pièces pour satisfaire les caprices de son fils chéri. Ces deux-là vivaient au crochet de son père depuis que ce dernier s'était entiché de cette intrigante. Le mois dernier, déjà il avait constaté l'absence d'une paire de vases chinois et d'une aiguière en étain. Il avait alors alerté son père. A quoi bon. Ce dernier n'avait rien voulu entendre, et avait conclu en disant :

-J'en ai assez de toutes ces vieilleries qui nous encombrent. Si cet argent peut aider Victor à réussir dans la peinture, j'en serai très content. Toi Maximilien tu ne peux pas comprendre, tu n'es pas un artiste.

A la fois consterné et vexé Maximilien n'avait rien trouvé à redire. Mais samedi, après avoir croisé le fourgon brinquebalant, Maximilien, arrivé devant la bâtisse avait gravi quatre à quatre les marches du perron et s'était dirigé vers le petit boudoir dans l'aile gauche où était encore le matin

même un vieux meuble de famille. Rien, plus rien, une bergère XVIII^e l'avait remplacé. Il avait blêmi, ce secrétaire il devait le retrouver à tout prix. L'avenir de son père en dépendait, et à ce moment là il avait su ce qu'il devait faire.

En écoutant les conversations des clients, il comprend que le brocanteur a succombé dans l'accident. Maximilien est accablé, il termine à peine sa bière et sans un salut, quitte précipitamment le bar sous le regard perplexe du patron.

Quelques jours plus tard, le brigadier Colas reçoit les résultats de la scientifique. Sans surprise, le décès de Lulu est dû au choc du crâne contre le pare-brise. Il n'accrochait jamais sa ceinture. Le taux d'alcoolémie est négatif, d'ailleurs il n'y a aucune empreinte sur les bouteilles trouvées à l'intérieur. Par contre le relevé des traces palmaires et digitales sur les restes du meuble, révèle la manipulation du meuble par au moins trois individus. Évidemment, il y a celles des Plouchard ! Bougonne Colas. En revanche sur les portes de la camionnette, on ne retrouve que celles d'une seule personne et elles figurent dans le fichier automatisé des empreintes digitales. Elles appartiennent à un homme fiché pour une sombre histoire de détention de stupéfiant, qui n'est autre que Maximilien de La Lande Saint Brice, né le 14 juillet 1986. Le fils du châtelain ! A l'époque le jeune homme avait nié les faits. Il criait au complot. Quant aux empreintes de pas trouvées dans le jardin du couple Plouchard elles sont trop nombreuses pour être exploitées mais sur la falaise on a uniquement relevé les marques laissées par des semelles crantées de pointure 41. Le couple avait vu juste, il y a bien un lien entre le meuble trouvé dans leur jardin et l'accident. Le meurtrier aurait provoqué la catastrophe et aspergé la cabine de vin pour faire croire à l'ivresse du conducteur. Le penchant de Lulu était connu dans le village. Colas repense à l'embarras du baron, celui-là en sait plus qu'il ne veut bien le dire.

Colas et son adjoint débarquent à l'improviste au château de La Lande, le baron sort précipitamment en entendant le claquement des portières et grommelle :

-Brigadier, que me vaut ce plaisir ?

-Rien de particulier, mais nous aimerions avoir quelques précisions supplémentaires

-Je vous en prie, brigadier, venez dans mon bureau nous serons plus tranquilles

Le brigadier et son acolyte pénètrent dans la demeure du châtelain, une jolie gentilhommière dont les salons dominant la rivière avoisinante. Le baron paraît préoccupé.

-Où se trouve votre fils Maximilien ?

-Je ne sais pas, il est parti précipitamment sans rien me dire, pourquoi brigadier ?

-Nous avons du nouveau, on a retrouvé les empreintes de votre fils sur le meuble.

Le baron blêmit, bafouille, s'embrouille et finit par avouer que le meuble lui appartient, il est donc normal qu'il y ait les empreintes de son fils dessus, le château aura été visité à son insu.

-Normal aussi sur le véhicule ? demande Colas.

Le baron suffoque et s'enfonce dans son fauteuil en guise de réponse.

-Je lance un avis de recherche, si vous avez du nouveau je vous recommande de me contacter, rajoute Colas au baron décomposé.

Les deux gendarmes quittent un baron anéanti. Un rideau frémit, derrière la porte vitrée. Colas a juste le temps d'entrevoir deux silhouettes disparaître. Peut être la future baronne et son fils.

Le gendarme Colas ne croyait pas à la culpabilité du jeune homme, il y avait peut être une explication pour les empreintes, mais sa fuite est un aveu. Le gendarme doit se rendre à l'évidence, le jeune homme est le suspect numéro un, de toute façon c'est le seul.

-Brigadier, la jeune fille qui est là vous attend depuis plus d'une heure, elle ne veut parler qu'à vous. Une grande et belle gamine se lève précipitamment et s'écrie :

-J'ai tout vu !

Il s'avère que l'adolescente, au cours d'une échappée à vélo qu'elle ne souhaitait pas ébruiter auprès de ses parents, avait aperçu au lieu dit du Pendu, l'auto du châtelain garée sur le côté. Au volant téléphonait un homme, mais ce n'était pas le baron, elle en est certaine, sans doute son fils. Arrivée à sa hauteur, elle avait eu l'impression qu'il se cachait pour ne pas être identifié, peine perdue, elle avait reconnu la voiture. Intriguée, elle avait continué sa route. Serait-ce elle, l'appel anonyme, pense Colas.

Elle poursuit son récit. Il l'écoute attentivement. Bien plus tard, sur la plage en compagnie de son amoureux, elle avait entendu et reconnu le bruit caractéristique du moteur pétaradant de la camionnette qui revenait à Saint Brice, et approchait du carrefour. Du rivage elle avait vu une voiture en plein phare brûler le stop et surgir devant la camionnette. Un très long coup de klaxon avait retenti dans la nuit. Des crissements de pneus. Des zigzagues de véhicules. Une culbute dans le fossé. Puis plus rien. La scène s'était figée. Le silence était revenu, seulement troublé par le ressac. C'est alors que les jeunes gens avaient aperçu un homme roder autour du véhicule puis jeter ce qui paraissait être un meuble. Ils l'avaient vu dévaler la pente. Alors les faisceaux d'une lampe de poche avaient balayé le sol pendant de longues minutes. L'homme avait éteint la lampe avant de remonter sur le haut de la falaise pâlement éclairée par une lune jouant à cache-cache avec les nuages. Un claquement de portière suivi du bruit faiblissant d'un moteur avait précédé le silence de la nuit. Trop apeurés pour aller voir, ils décampèrent après un bref appel à la gendarmerie.

La déclaration de la jeune fille est primordiale. De suspect Maximilien passe à coupable et Colas a toujours pensé que le meuble était le centre du problème. Mais pourquoi jeter ce meuble, détruit, il n'aura plus aucune valeur, à moins que ...

Une fois de plus la fourgonnette bleue empreinte l'allée du château.

Le baron autant agacé qu'affligé ne fait même plus l'effort d'aller au devant de ses visiteurs, les deux gendarmes entrent dans le bureau. Colas, après un bref salut s'enquiert :

-Monsieur le Baron ce meuble avait-il un secret ? Un tiroir s'ouvrant à l'aide d'un mécanisme sophistiqué et ingénieux, par exemple ?

Tout d'abord la question surprend le baron. Puis il confirme. Ce meuble de famille détient un secret, enfant il avait essayé maintes fois de trouver la combinaison pour ouvrir la cache centrale dissimulée derrière un joli petit panneau en bois de palissandre incrusté de nacre. Ses enfants

également avaient essayé mais toujours sans succès. Depuis, le meuble trônait dans le petit salon en gardant tout son mystère.

-Comment saviez-vous qu'il renfermait une cache ? Interroge Colas.

-Nous avons un tableau dans le grand salon représentant mon aïeul sortant une lettre d'un tiroir mystérieux, donc on connaît son existence mais pas le moyen d'y accéder. Mon père a toujours dit qu'il n'y avait rien dedans mais enfant j'ai toujours cru le contraire. Mon fils aussi.

-Et maintenant ? demande Colas.

-Vraisemblablement rien ou alors un vieux papier sans grande importance. Rien qui pourrait bouleverser notre existence, ajoute-t-il dans un rictus involontaire. Mais pourquoi cette question brigadier, je pensais que vous veniez me dire où était mon fils.

-Maximilien avait-il percé le secret de ce meuble ? ajoute le brigadier sans se soucier de l'inquiétude du père pour son fils.

-Pas le moins du monde, il n'est pas assez futé pour cela, d'ailleurs il prétendait qu'il ne fallait pas percer les secrets d'autrefois, cela pouvait conduire au drame dans les familles.

Les dires du baron confirment les suppositions de Colas. Le fils aura provoqué l'accident pour récupérer le meuble et le jeter dans le vide. Ainsi le meuble désarticulé, dévoilait sa cachette et Maximilien récupérait un vieux document. La gamine n'a-t-elle pas vu danser au bas de la falaise le faisceau d'une lampe électrique, comme lorsqu'on cherche quelque chose. Mais cela a viré au drame. Le fils aurait dû suivre son propre conseil, il faut laisser les secrets tranquilles. Le pauvre Lulu en était mort.

Cela fait une semaine qu'a eu lieu le drame. Cette affaire est consternante. Un enfant du pays meurtrier d'un Saint Bricien aimé de tous. Colas se retrouve avec une victime et un coupable en fuite. Cependant quelque chose cloche. C'est vrai que tout accuse le jeune homme et qu'il a déjà eu maille à partir avec la justice, mais à l'époque contre l'avis du procureur il n'avait jamais cru à la culpabilité de Maximilien. Ce matin Colas n'est pas de service, il a projeté d'aller à la pêche, c'est l'idéal pour réfléchir. Mais avant de s'installer au bord de l'eau, pour soulager ses collègues, il ira chercher le courrier à la poste.

Assez peu de courrier aujourd'hui, mais un petit paquet à son nom. Cela l'intrigue, il remonte dans sa voiture et regagne la brigade rapidement. Une clé USB, et un papier sur lequel est écrit : « Le meurtrier n'est pas celui qu'on croit ! ». Colas empressé allume son ordinateur et branche la mystérieuse clé. Toute une série de documents scannés : fiche d'état civil, extrait d'acte de naissance, dépôt de plainte, quelques photos... Au fur et à mesure de sa lecture, il commente :

-C'est pas vrai, c'est pas possible... Incroyable, qui aurait imaginé ça pour le baron !

Le contenu du fichier le stupéfie mais le ravit également. Immédiatement il tape le nom mentionné sur les documents dans une base de données.

-Ça concorde, soupire médusé Colas quelques secondes plus tard.

Il appelle ses collègues :

-On fait une descente au château, je vous expliquerai en route.

Habitué le baron ne s'étonne plus de voir la fourgonnette de la gendarmerie se garer devant le perron, un peu surpris seulement du nombre de gendarmes mais sans plus. Cette visite a l'avantage d'étouffer la dispute naissante entre Victoire et lui. Car depuis quelques jours au château l'ambiance est électrique. Le baron voudrait repousser la date du mariage prévue pour le lundi suivant, mais Victoire ne veut pas. Elle menace de le quitter, s'il ne change pas d'avis.

-Je suis certain que c'est une histoire de quelques semaines, lui susurre-t-il.

Il voudrait que son fils soit là pour le mariage, il espère secrètement que son fils est innocent.

-Il y a certainement une explication, clame-t-il en vain à Victoire.

-Mon pauvre Octave, t'es vraiment naïf. Tu refuses de te rendre à l'évidence !

Elle ne veut rien savoir. Elle prétend être pressée d'être enfin officiellement sa femme. Le baron ne sait que faire. Le fils de Victoire apparaît sur le perron derrière sa mère, c'est la première fois que Colas les voit. Colas se dirige vers Victor :

-Monsieur, je voudrais que vous nous parliez du meurtre du brocanteur.

-Qu'est-ce que cela à voir avec moi ?

-C'est justement ce que l'on veut savoir, répond Colas, on vous embarque, madame également. Le baron épuisé, regarde sans comprendre sa dulcinée et son fils partir dans le fourgon.

Interrogés séparément dans les locaux de la brigade, déstabilisés par Colas et perdant leur arrogance, ils finissent chacun par avouer leur méfaits. La belle ne s'appelle pas Victoire du Bourdon mais Dolorès Ramirès. Lorsqu'elle résidait encore à Marseille, elle avait trouvé un portefeuille avec les papiers de la vraie Victoire, son âge avoisinant ainsi que sa ressemblance avec les photos lui avaient donné l'idée d'usurper son identité. Un heureux concours de circonstance lui avait fait rencontrer Octave aux courses hippiques de la région. Elle lui avait fait les yeux doux. Il avait été séduit sur le champ. Le baron flatté de plaire à une si belle jeune femme n'en avait vu que du feu. Il l'avait très vite conviée au château et avait accepté sans sourciller la venue de son fils. Octave était généreux, elle serait bientôt baronne. Tout allait bien, jusqu'à ce matin de Noël quand Maximilien avait surpris une conversation entre la mère et le fils.

-J'en ai marre de ce bled, on s'ennuie ici quand est-ce qu'on se barre ?

-Après le mariage mon chéri ! Sois patient ! Bientôt je ne serai plus Dolorès Ramirès avec les papiers de Victoire du Bourdon, mais une vraie baronne. Tu as devant toi la future Victoire de La Lande Saint Brice avait-elle lancé en pivotant sur elle même.

Maximilien avait alors fait des recherches, et retrouvé l'authentique Victoire du Bourdon. Ils avaient enquêté chacun de leur côté et constitué un solide dossier de preuves accablantes. La veille d'aller porter plainte à la gendarmerie, Maximilien avait mis la clé USB dans le tiroir secret dont il était le seul à avoir percé l'énigme. Personne ne le savait et cela en faisait une cachette très sûre. Sans y faire attention, Victor l'avait aperçu refermer l'abattant du secrétaire. Il s'en était souvenu quand il avait vu Maximilien après le départ du brocanteur faire irruption dans le petit boudoir et en ressortir contrarié. C'est à ce moment là qu'il avait compris que le fils du baron connaissait la cachette et qu'il avait dû y mettre quelque chose d'important. Et si c'était le dossier sur Victoire qu'un jour il avait prétendu avoir ? Il devenait urgent de récupérer le meuble et de le casser pour obtenir le document compromettant. C'est alors qu'il avait eu l'idée de l'accident avec la voiture du baron. Mais entre temps, Maximilien avait profité de la halte de Lulu au café pour reprendre, sans gant, la clé, et laisser de belles empreintes.

Le brigadier Colas en a assez entendu, il termine son enquête par ses mots : Le brave Lulu est mort...

On ne verra plus sa fourgonnette circuler à vive allure dans les rues étroites du centre ville.

Martine Texier Hackspille

DOIT LE MONDE EN PERIR

Je m'appelle Jean-Philippe Mancel et je suis commissaire divisionnaire à la DCPJ. C'est mon chef Christian Lothion qui m'a envoyé sur cette enquête :

-Tu es bien originaire de Granville, JP ? Ils ont une sale affaire sur les bras. J'ai promis au Préfet d'envoyer un spécialiste pour résoudre rapidement cette affaire.

J'ai commencé par la routine. Ecouter les témoignages. Le premier c'était un dénommé Marcel Lecervoisièr.

-Sûr que je n'y retournerai jamais plus et pourtant c'est le seul chemin d'accès pour atteindre le meilleur coin pour la pêche aux coques. Tous les anciens le savent par ici. C'est le meilleur coin

surtout après les grandes marées d'équinoxe. Avant d'arriver au bec d'Andaine, y faut prendre une sente sableuse à peine tracée dans les dunes. En ce moment, c'est pas la saison, Monsieur le Commissaire, il y a juste les chevaux de course qui s'entraînent. Depuis *Ideal du Gazeau*, le centre d'entraînement est devenu drôlement célèbre. J'y vais quelque fois les regarder, rapport au tiercé. Mais, si je m'étais attendu à ça... Bon diou, de bon diou, c'était quelque chose !! De loin, j'ai pas trop vu ce que c'était. Il m'a bien semblé que c'était un corps allongé et ça, ça m'a étonné parce que c'était aussi pas la saison. Ben, oui, l'été, il y a les nudistes, et c'est vrai que c'est pas toujours ni pour les coques, ni pour les chevaux que je traîne par-là aux beaux jours. Après tout je fais de mal à personne si je regarde un peu. En me rapprochant, j'ai bien compris que c'était pas pour se mettre au soleil qu'il était là. Vu qu'il était tout habillé et y bougeait pas du tout et j'ai vite compris pourquoi, avec tout le sang qu'avait coulé à côté de son visage. C'était vraiment pas beau à voir. On lui voyait tout l'intérieur, j'avais jamais vu ça, on lui voyait tout l'intérieur du crâne...Mais pas partout, car il avait son béret posé sur la tête, et ça, ça m'a étonné aussi, car il était posé de travers, il penchait sur la gauche. Alors moi ni une ni deux, Monsieur le Commissaire, je suis retourné aussi vite que j'ai pu jusqu'à ma voiture et j'ai filé au bar tabac chez François à Genets, pour qu'il téléphone à la police.

Puis, j'ai reçu le serveur du bar de la marine dans lequel la victime avait ses habitudes.

-C'est vrai que ça m'avait étonné de ne pas voir le vieux Victor, heu... pardon Monsieur Paillette, ce jour-là. Il était réglé comme un coucou suisse. Il venait tous les jours vers 15h00, il prenait un café calva et souvent il jouait à la belote avec d'autres habitués. Qu'est-ce que je pourrais vous dire d'autres, Monsieur le Commissaire ? Ah ! Si ! Il avait une passion pour les courses de trot et il jouait régulièrement au PMU. Il racontait souvent qu'il avait travaillé au haras des Dunes de Saint-Jean-Le-Thomas où il était palefrenier et qu'il s'était occupé d'*Idéal du Gazeau*. Il en parlait souvent de ce cheval : de son arrivée au haras, tout jeune poulain et qu'il ne payait pas de mine lorsqu'il a fait ses premières foulées sur la plage de Genets. Mais que ça se voyait que c'était un petit cheval courageux. Il connaissait tout son palmarès, et il me le récitait souvent. J'y prêtais même plus attention, vous savez. D'ailleurs, il ne disait pas *Ideal du Gazeau* mais *le petit bonhomme*. Il allait encore voir s'entraîner les trotteurs sur la plage de Genets. Souvent, il commentait leur allure et faisait des pronostics sur leur chance future en les comparant toujours à « *petit bonhomme* ». A part ça, il ne parlait pas beaucoup de lui. Je savais qu'il était originaire de Granville, mais il ne parlait pas de son enfance. Il y a d'autres anciens qui fréquentent le café et qui racontent leurs souvenirs de jeunesse, mais lui, jamais. Quand j'y pense, c'est horrible ce qui lui est arrivé. J'espère que vous trouverez le coupable, Monsieur le commissaire. Car, vraiment qui pouvait lui vouloir du mal ? Et de cette façon ? Quand j'ai appris qu'il avait été scalpé !! Ça m'a fait froid dans le dos. Moi, je crois qu'il a dû croiser un rôdeur dans les dunes. Pas quelqu'un d'ici, en tout cas.

Les investigations et les interrogatoires se sont poursuivis et n'ont rien donné. Je repars pour Paris tout à l'heure. Je laisse les collègues de Rouen poursuivre l'enquête.

Je remonte la rue du roc vers le phare. Je passe devant le collègue André Malraux puis j'atteins le canon sur lequel, j'ai tant et tant de fois grimpé jouant le débarquement et la bataille de Normandie. J'avance jusqu'à la pointe et laisse mon regard se perdre. Au loin de l'autre côté de la baie, Cancale se noie dans une brume bleutée et les îles Chausey semblent un mirage posé sur la mer. Il fera beau demain.

J'entends encore maman me dire « Respire bien, Jean-Philippe, respire l'air iodé, tu ne seras pas malade ». Une bourrasque subite me décoiffe, j'ai horreur de cela. Je sors le peigne en corne qui ne me quitte plus depuis le décès de maman. « Tu tiens tes cheveux de moi, quelle tignasse pour un garçon !! »

Je descends jusqu'à la gare pour prendre l'Intercité de 15h45. Le train est à l'heure, je devrais être à Montparnasse à 18h19 et je ne reviendrai plus ici. Déjà la gare de Folligny, je regarde le paysage familier qui défile derrière la vitre du compartiment.

Je prends le peigne et remets un peu d'ordre dans mes cheveux. En le rangeant dans la poche de ma veste, mes doigts frôlent la photo. Cette photo tant et tant regardée depuis que je l'ai trouvée enfouie au fond d'un tiroir lorsque j'ai commencé à vider la maison.

Je vois la foule presque hystérique, je peux entendre les cris de haine et les insultes. Certains regards qui se détournent gênés et cette femme seule au milieu, le regard éperdu, tentant de cacher avec ses mains son crâne rasé. A ses côtés, se tient un tout jeune homme, l'air bravache et arrogant, portant un béret négligemment incliné sur le côté gauche et une longue veste en cuir, brandissant comme un trophée une longue natte blonde.

Je m'enfonce un peu plus profondément dans le siège et comme après chaque enquête, je sens monter en moi la satisfaction du devoir accompli. Je connais le coupable et cela me procure presque un sentiment d'exaltation.

Tu vois maman, justice a été rendue...et me revient de mes années de droit, une des citations préférées de l'un de mes professeurs : Fiat justitia pereat mundus : Justice a été rendue doit le monde en périr.

Marie-Aline Maison

LE CONTACT DE LA CHALEUR

Dans une semi-conscience, je distingue le retentissement d'une sirène puis le bruit des pas d'hommes courant vers moi. On me tâte, on me soulève et on me pose sur une civière ; une voix annonce.

-Il n'y a plus rien à faire pour la femme, elle est morte.

J'essaye de rassembler des images de la situation présente mais je ne peux pas, je manque d'oxygène et la tête me tourne. Cependant l'évocation de la femme, fait surgir un nom Valérie Caspar. Puis c'est le trou noir.

Quand je me réveille, je suis entouré de blanc immaculé, le plafond, les murs, les draps, une sensation de vide m'enveloppe. J'éprouve beaucoup de difficulté à rassembler des idées. Des souvenirs se révèlent alors.

Je l'avais vu pour la première fois, un jeudi après-midi, il pleuvait des cordes et je pensais que personne ne sortirait pour venir au cinéma, par un temps pareil. Elle m'est apparue, ruisselante de pluie. Elle portait un imper rouge et des escarpins noirs. Elle avait de la classe et un petit rien de Sharon Stone, mon actrice préférée. Lorsqu'elle eut replié son parapluie, elle leva les yeux vers moi et me demanda d'un ton ferme

-Un billet pour «La French».

-Très bon choix, lui avais-je répondu, je l'ai vu hier et je...

Je n'avais pas eu le temps de finir qu'elle avait déjà pris le ticket et s'était dirigée vers la salle. J'avais guetté sa sortie mais elle ne m'avait pas adressé un regard avant de partir. Cette nuit-là, j'avais rêvé que j'étais Mikael Douglas dans Basic Instinct et que je faisais l'amour à Sharon Stone.

Tout à coup, une plaque de police apparaît dans mon champ de vision et me ramène à la réalité. L'homme qui la tend se présente commissaire Martin Janvier.

-Que s'est-il passé ? Et il enchaîne, Vous vous appelez bien Alain Jordane ?

Je veux répondre oui mais aucun son ne sort. J'entends une infirmière lui dire.

-C'est trop tôt, il est encore en état de choc.

-Et quand sera-t-il possible de l'interroger ?

-Revenez demain, ce sera mieux.

Je sens une angoisse m'étreindre la gorge, que me veut ce commissaire, j'ai envie de vomir. Je chavire et je replonge dans les ténèbres de ma mémoire.

J'avais réussi à connaître son nom lorsqu'elle était venue voir « Equalizer », avant il y avait eu « Méa Culpa », « Cold in July », « Calvary », que des thrillers.

-Je vois que vous aimez les polars. Vous allez voir Mac Call joué par Denzel Washington est incroyable, il veut sauver une jeune femme qui est attaquée par un gang. Moi aussi, je pourrai me battre pour aider une femme si magnifique. Je me présente Alain Jordane.

Un petit rictus s'était figé sur ses lèvres.

-Valérie Caspar.

Cette nuit-là, j'avais rêvé que j'étais Denzel Washington et que je sauvais la belle Teri. C'est au sixième film que je lui avais proposé d'aller voir un thriller dans un autre cinéma car il ne passait au Gaumont ; les critiques vantaient des rebondissements machiavéliques et retors à souhait. Nous avons convenu du mardi suivant qui était mon jour de repos. E sortant de la projection, je lui racontais ma passion et mon admiration pour les grands héros des films policiers d'aventure et des westerns, les sauveurs de l'humanité. Je parlais sans m'arrêter ; elle m'écoutait ; je n'avais jamais ressenti autant de bonheur en moi, mes mains étaient moites et la sueur me coulait le long du dos.

Les jours suivants, je surveillais la porte à chaque fois qu'elle s'ouvrait, mais à chaque fois c'était la même déception ; Valérie Caspar ne réapparut qu'au bout d'un mois. C'est pour la sortie du film « Gone Girl » qu'elle revint. Elle restait toujours distante et froide mais quelque chose avait changé en elle sans que je puisse définir quoi tant elle pouvait être énigmatique. Je n'avais pas vu « Gone Girl », alors on convint d'aller à la projection suivante, dès la fin de ma journée de travail. Assis à côté d'elle, bien calé dans mon fauteuil, je me suis senti confiant pour la première fois et au moment du crime, je lui pris la main. C'était un geste spontané, comme pour la protéger de cette violence visuelle. Pourtant, elle ne semblait pas le moins du monde, perturbée par la scène, sa carapace était bien compacte et ne laissait échapper aucune émotion. Cependant, elle ne l'avait pas retirée et elle m'avait murmuré à l'oreille,

-Veux-tu être mon sauveur ?

C'est comme si elle m'avait demandé de l'épouser sur le champ et j'ai dit oui.

Cette nuit-là, j'avais rêvé que je sauvais Valérie Caspar d'un monstre qui cherchait à l'assassiner.

Je sens une main qui me secoue, j'ouvre les yeux.

-Vous allez mieux M. Jordane ? Le commissaire Martin Janvier s'impatiente au-dessus de ma tête. Il sort une photo de sa poche et le portrait de Valérie Caspar m'apparaît, elle encore plus belle que jamais.

-Connaissez-vous cette femme ?

-Oui, c'est Valérie.

-Valérie ?

-Valérie Caspar .

-C'était votre petite amie ?

-Oui.

-Que s'est-il passé ?

-Je l'aimais.

-D'accord, mais elle est morte sous les coups d'un levier de démonte pneu qui a été trouvé à côté de la voiture vous appartenant et non loin d'où on vous a découvert.

-Que s'est-il passé ?

-Je voulais la sauver.

-Toutefois, tout porte à croire que vous êtes l'auteur de sa mort, comme programme de sauvetage, on fait mieux.

-Elle me disait que j'étais son héros, que j'étais le seul à pouvoir la comprendre et l'aider.

-De quoi, de qui, deviez-vous la sauver ?

-Je ne me souviens plus de rien.

-Je vais vous rafraichir la mémoire moi s'il le faut, vous l'avez assassinée à coup de démonte pneu et...

-Non, non, je ne me rappelle pas, je l'aimais trop c'est pas possible !

Tout se bouscule dans ma tête, des fragments des instants des derniers jours se mélangent. Le commissaire m'empoigne et me soulève du lit :

-Vous allez parler oui ?

-Une femme lui gâchait sa vie

-De quelle femme parlez-vous ?

Je ne veux pas trahir le secret de Valérie, je me tais.

Le commissaire réitère sa question. Devant mon silence, il s'énerve et s'approche, prêt à me bousculer mais il se ravise.

-Vous finirez bien par parler.

Bien que couché, à l'évocation de cette histoire, je me sens vaciller, je flotte, je me rappelle.

Peu à peu, Valérie Caspar avait occupé tout mon esprit. Je mangeais avec Valérie, je me lavais avec Valérie, je respirais avec elle. Cependant, elle restait toujours insaisissable et me témoignait peu d'attention. Un jour, elle me raconta qu'elle avait perdu un amour.

-As-tu déjà aimé, m'avait-elle demandé à brule-pourpoint.

Non, enfin avant non mais maintenant...

Elle ne me laissait jamais finir et me parla d'un homme qu'elle avait aimé et qu'on avait tué.

-Oh c'est terrible !

-Oui et on a libéré son assassin.

-Comment est-ce possible ?

Lui et son avocate ont bien manipulé la cour en apportant des circonstances atténuantes à son acte, cette salope d'avocate est une menteuse, en prononçant ces mots Valérie Caspar était défigurée par l'emprise de la haine, son regard était dur et sa mine cruelle puis elle me dévisageait abattue. À cet instant, j'avais eu envie de la prendre contre moi pour la protéger. Elle se laissa faire et c'est dans ma voiture que je fis l'amour pour la première fois.

Le commissaire Martin Janvier peste contre l'infirmière qui lui demande de me laisser tranquille.

-Vous croyez pas que je vais ménager un meurtrier. Il s'est assez reposé maintenant, il doit parler.

-Pourquoi avez-vous tué Valérie Caspar ?

Je réalise seulement à cet instant que Valérie est morte que je ne la reverrai plus. Je ne sais pas si je suis triste.

-Avez-vous tué Valérie Caspar ?

-Je ne voulais pas la tuer, je l'aimais et je ne voulais pas qu'elle parte.

-Elle voulait vous quitter et vous l'avez tuée.

-Nous devons partir ensemble en Amérique, au début elle était d'accord mais ensuite elle ne voulait plus de moi.

-Et c'est pour cette raison que vous l'avez assassinée.

-Mais je ne voulais pas. J'ai essayé de la retenir, elle m'a bousculé et est sortie de la voiture. Elle s'est mise à courir, j'ai bondi hors de l'auto, et après je ne me souviens plus de rien.

-Vous vous foutez de ma gueule, comment ça, vous ne vous rappelez plus de rien, je vais vous montré ce que vous avez fait, moi.

En joignant le geste à la parole, il fit mine de se saisir d'un instrument imaginaire et de frapper dans le vide.

-Ca ne vous dit rien ça peut-être, un démonte pneu qui s'abat sur la tête d'une femme ?

-Je ne sais pas peut-être que j'ai saisi le démonte pneu, mais je ne voulais pas m'en servir, puis j'ai couru derrière elle et arrivé sur elle, je ne sais plus, je ne sais plus, j'ai mal à la tête.

Je me sens las, le commissaire appelle le policier posté devant la porte et lui ordonne de me passer les menottes.

-Allez, on l'embarque.

Cette nuit-là, dans ma cellule, je rêve que je fais l'amour à Valérie. Je sursaute et me réveille.

Cette fois, en pleine conscience, je repense comment elle m'avait repoussé après la première fois où je lui avais fait l'amour, elle n'avait plus jamais voulu recommencer. Quand nous étions ensemble, elle prétendait qu'elle ne pouvait pas, qu'elle était trop malheureuse, que la mort de son ancien ami la hantait. Un jour, elle me confia que si elle se vengeait, elle pourrait enfin se libérer de ce poids et peut-être reconstruire une nouvelle histoire. Je lui avais demandé comment elle songeait y parvenir.

-Je ne sais pas, je vais y réfléchir.

Puis, je ne l'avais plus revu pendant deux semaines. Quand elle revint, c'était pour me dire qu'elle avait convenu d'un plan pour se venger.

Le jour se lève, les quelques rayons du soleil qui percent dans ma cellule me tire de mes songes. Auparavant, je n'avais jamais manqué de lumière, mon appartement bénéficiait de grandes baies vitrées. J'essaye de me rappeler dans quel film, le héros se retrouve enfermé mais là c'est le néant. - Non, ils s'en sortent toujours car ils sont plus forts que tout et moi je voulais juste sauver Valérie Caspar.

La porte s'ouvre et le commissaire rentre. Il semble de mauvais poil, pas rasé, les cheveux hirsutes.

- Alain Jordane, il va falloir m'en raconter davantage.

- Pourquoi ?

-J'ai découvert un pistolet dans votre voiture, c'est donc que vous aviez prémédité votre geste ?

-Non je vous le jure.

-Alors, expliquez-moi pourquoi vous aviez cette arme ?

-C'était Valérie, qui l'avait acheté.

-Pour quoi faire ?

-Ca je ne peux pas vous le dire Monsieur le commissaire, c'était notre pacte avec Valérie.

-Mon petit gars va falloir arrêter de me raconter des conneries, ce n'est pas le jour, vous allez en prendre pour perpet, alors crachez le morceau.

Ce fut la douche froide. Tremblant à l'idée de finir ma vie derrière les barreaux, je m'effondre.

-Elle voulait que je tue Bertille Mangeot.

-Voilà autre chose maintenant, qui c'est celle là ? Tout en répétant son nom. Non de dieu Bertille Mangeot, l'avocate qui s'est tuée dans les escaliers de son immeuble, vendredi dernier.

-Oui

Martin Janvier réfléchit. Bernard Herpin son collègue est sur l'affaire et on ne sait pas encore dans quelles circonstances l'accident s'est produit.

-Vous avez tué Bertille Mangeot ?

-Pas tout à fait.

-Comment ça pas tout à fait ?

-En fait, Valérie voulait que je la délivre de ses démons...

-En tuant Bertille Mangeot.

-Oui monsieur le commissaire.

-Là va falloir être plus précis car je vais finir par m'énerver et moi aussi j'ai des envies de meurtre, ça me titille depuis hier soir, depuis que ma bonne femme m'a ...heu je m'égare, il va pas falloir me chatouiller longtemps.

Je me referme et reste muet. Au tutoiement, j'observe que le commissaire est sur le point de me coller au mur.

-Alors, tu déballes !

-Moi je voulais juste sauver Valérie Caspar.

-Tu l'as déjà dit, tu réalises quand même que t'as deux meurtres sur le dos et que ta prochaine résidence est la taule jusqu'au cercueil, si t'accouches pas. Par contre, si tu m'aides, on pourra peut-être alléger la peine.

-Je devais m'introduire chez Bertille Mangeot pour la tuer, car elle a fait libérer John Vasquat qui a tué l'amant de Valérie lors du holdup de la BNP de Lyon, il y a cinq ans. Tant qu'elle n'était pas vengée, elle ne pouvait pas m'aimer.

- Je ne comprends pas. Le commissaire écarquille les yeux.

-Elle était toujours hantée par la mort de son amant. Elle ne pouvait pas me laisser entrer dans sa vie. Il prenait encore toute la place. Vous comprenez ?

-Je comprends que vous êtes un pauvre type qui s'est fait embobiner.

-Je l'aimais.

-Vous me l'avez déjà dit, et vous pensiez qu'en tuant Bertille Mangeot, elle allait vous aimer ?

-Nous avons échafaudé un plan, je devais m'introduire chez elle et lui tirer une balle dans la tête. J'avais sonné à sa porte et je m'étais présenté comme étant le nouveau responsable sécurité du quartier, j'ai ensuite sorti mon arme mais au moment de tirer, j'ai hésité et elle en a profité pour se sauver et c'est en dévalant l'escalier qu'elle a chuté et s'est tuée.

Le commissaire me regarde longuement, dépité, a-t-il pitié de moi ?

Cette nuit-là, sur mon lit froid, je n'ai pas rêvé, des flashes me voyant en train de frapper Valérie à coup de barre, puis son corps inanimé tombé au sol, me sont revenus. J'ai pensé que dans les films, parfois, les héros meurent à la fin.

Evelyne Cau

CHLOË

Une fillette de neuf ans sauvagement assassinée, retrouvée dans un bungalow sur la plage de Marseille titre le journal La Provence du 24 juillet 1985.

Au comptoir, les habitués se retrouvent ensemble, et échangent autour d'un petit verre de vin blanc, ou d'un café serré. Un distributeur de cacahuètes s'étrangle au passage des plus grosses. En tapant énergiquement, la grande main de Dédé patron du bar « Le petit marseillais » fait repartir la machine récalcitrante.

-Tu connais l'acteur de théâtre Victor ? demande Dédé agacé. Il est assez connu et c'est parait-il le père de la p'tite.

Valérie lui répond :

-Oui, je connais ce comédien. Je l'ai vu jouer dans une pièce de Dario Fo, quelqu'un de très sensible, très bon sur scène. Oh, c'est épouvantable d'apprendre une nouvelle comme ça. Elle se retient de pleurer avant de repartir vendre sa camelote sur le marché juste à côté du port.

A onze heures, le bar est bondé entre les allées et venues des clients habituels et des touristes. Dédé cherche à savoir comment un tel drame a pu arriver. Peut-être a-t-il servi un verre au meurtrier et échangé quelques mots avec lui. Dédé, personnage attachant et serviable, a toujours besoin de comprendre. Cette histoire le chagrine beaucoup, au point où il va mener sa propre enquête en parallèle du commissaire Breteuil nommé pour résoudre l'affaire.

La veille, lorsque les policiers se rendent sur le lieu du crime, ils découvrent Chloé, une fillette de petite taille étendue sur le sol. Elle porte un short jaune et un haut rose tâché de traces de glace à la framboise. Ses cheveux roux bouclés sont décoiffés et ses petites mains fines pendent sur ses cuisses rougies par le soleil. Son visage semble indiquer qu'elle s'est arrêtée de crier. Sans doute a-t-elle appelé son père lorsque le criminel a serré sa petite gorge jusqu'au dernier soupir.

L'autopsie révèle une brève strangulation par une corde en une minute. La mort remonte aux environs de 18 heures. Il n'y a pas d'indices qui permettraient de s'orienter vers un coupable. La police judiciaire est saisie. S'opèrent de nouveaux témoignages, dont les proches de la victime.

Le père de Chloé est convoqué et subit l'interrogatoire de Breteuil réputé pour ses questions corsées et longues. Il cherche à connaître la personnalité de Victor et s'adresse à lui :

-Vous me dites que vous n'avez pas d'ennemis autour de vous. Comment expliquez-vous ce geste ? Serait-ce un déséquilibré ? Il n'y a pas d'autres affaires similaires actuellement, qui nous conduiraient dans une direction. Reprenons ensemble votre environnement. Des membres de votre famille ont révélé votre forte personnalité, votre engagement et votre détermination à obtenir les rôles que vous voulez.

-Oui, je ne lâche rien. Mais, à quoi bon ces interrogations sur ma profession. Ma petite fille n'est plus de ce monde et je la pleure. Vous m'abrutissez avec vos affirmations.

L'enquête piétine lorsqu'un témoignage permet de préciser la présence d'un homme aux côtés de Chloé le jour du crime. Dédé se repasse en boucle la journée du drame et se rappelle la venue d'un jeune homme au bar avec lequel il avait échangé quelques mots, et qu'il n'avait pas revu. Tout de suite, il en fait part à Breteuil lui suggérant de s'intéresser de plus près à cet inconnu qu'il avait trouvé assez agité. On apprend qu'un vendeur de glaces dénommé Bruno était en service ce 23 juillet sur la plage où avait eu lieu l'irréparable. Il n'avait pas été entendu par le commissaire, étant donné qu'il était reparti dans le nord de la France à la fin de son contrat.

Bruno dit à la police :

-Je me souviens vaguement d'avoir entendu un homme dire à une petite fille : je connais bien ton papa, ne t'inquiète pas.

Il décrit l'homme comme une personne de petite taille, cheveux dégarnis et prévenant à l'égard de l'enfant. En regardant de près une photo, il lui semble bien reconnaître la fillette de par ses cheveux roux qui lui rappellent une de ses petites cousines. Bruno, étudiant en littérature, était venu dans la région pour un job d'été et profiter du festival d'Avignon. Amateur de danse, il venait voir Roaratorio de Merce Cunningham au Palais Des Papes.

Cette année encore, le festival regorgeait de spectacles et Victor avait été sélectionné pour jouer Pyrrhus dans Andromaque. Il avait été choisi lors d'un casting où affluaient de nombreux comédiens, conscient qu'il ferait des jaloux.

Ce 23 juillet, il profitait d'un moment privilégié avec sa fille sur une plage de Marseille. Sa main imposante et rassurante se referma sur celle de Chloé, qui contenait les pièces de monnaie pour acheter une glace, dernier moment passé avec elle.

-Ne cours pas Chloé, entendit-elle avant de se fondre dans la foule de vacanciers venant profiter du lieu ensoleillé.

Dubreuil continua son enquête après avoir écarté ses soupçons sur Bruno. Résolument déterminé à mener d'autres recherches dans le milieu du théâtre, il persista à venir au bar de Dédé glaner des informations et se saisir de ses idées. Il finit par s'habituer au distributeur de cacahuètes.

Les mois passèrent et à Marseille, une autre actualité prit le pas sur cette mort non élucidée. Victor était reparti à Paris depuis. Le sujet de discussion chez Dédé concernait les inondations et les dessous de table avec les grosses entreprises du bâtiment. Le ton montait parfois.

« La jalousie mobile du meurtre de Chloé » titre le journal La Provence du 24 novembre 1985. L'article cite : « Après une enquête minutieuse qui conduisit à cerner la personnalité de l'acteur Victor, la police remonte jusqu'à Bertrand Rivière, comédien au théâtre dans des rôles secondaires, méconnu du grand public. Parti se réfugier au Mexique depuis le meurtre de l'enfant, il sombre dans la dépression et se donne la mort pendu à une échelle. Son corps est retrouvé dans une chambre d'hôtel le 22 novembre. »

Quelques années plus tard, Victor sera applaudi au festival d'Avignon dans le rôle d'un meurtrier infanticide, torturé par le remord, dans le rôle de Bertrand Rivière.

Martine Soidet

LE JIVARO

15 Mai, Tavistock, Devon

J'observe par la bow-window de mon cottage ce cher Dartmoor aux landes ourlées de crêtes granitiques balayées par les vents d'Ouest où rôde le chien des Baskerville.

Comme tous les jours depuis deux ans, inutilement, je prends mon cellulaire et pourtant...le Code clignote, le Code de six lettres et six chiffres savamment mêlés !

18 Mai, Vénissieux, Rhône

- Oui mon commandant, près du terrain de foot des Lômes. La voiture, une BMW, est complètement cramée, il y a aussi un type un peu roussi à l'intérieur, à la place du mort mais il avait sa ceinture de sécurité. Deux petits jeunes ont trouvé la carcasse.

Peu après, toutes sirènes hurlantes, la commandante Nathalie Racca déboulait avec des hommes de

la Brigade de Recherche et d'Investigation. Après avoir fléché, photographié, pris des notes, le cadavre fut embarqué pour la morgue. La radio crépita:

- C'est Steiner Commandante, on a ramassé deux gars et une fille qui squattent dans une usine désaffectée, héroïne, crack mais surtout ils auraient vu quelque chose.

Quelques instants plus tard, trois jeunes plutôt débraillés se tenaient penauds devant les gendarmes.

- Vos histoires de came, on s'en fout !

- Eh ben on n'est pas très sûrs mais cette nuit, boum ! Nous sommes allés voir et une bagnole flambait...mais c'était pas nos oignons...C'est comme ça qu'on se débarrasse des voitures volées...

- Et ? L'officier fixa durement le groupe. L'un des garçons intervint:

- Y avait aussi une Mégane noire stationnée pas loin et avec le feu on a vu un homme fringué de noir qui montait dedans, il est reparti vers Lyon...

- Des détails !

- Il faisait à peu près ma taille, je mesure 1,74 m, blond avec une barbiche je crois et surtout, ah oui, il avait des lunettes. C'est sûr, ça s'oublie pas des lunettes de soleil la nuit, gloussa-t-il.

- Adjudant, lancez un avis de recherche. Quant à vous les trois zozos, cassez-vous mais restez dans les parages, on ne sait jamais...

Ne croyant pas s'en tirer à si bon compte les trois zozos en question détaquèrent

19 Mai, Moulins, Allier

J'attends, dans un motel miteux, un nouveau message crypté avec impatience. Celui de fin d'intervention. J'aspire à retrouver ma campagne. Je me suis débarrassé de ma perruque et de mes postiches blonds. J'ai abandonné la Mégane et ai volé une Citroën C3 gris métallisé, une passe-partout et j'attends...

19 Mai, Hôpital J.Courmont, Pierre Bénite, Rhône

La commandante Racca flanquée de l'adjudant Lombard salua brièvement le médecin légiste, un grand timide mais un fin connaisseur de ses clients du frigo.

- Content de vous voir. J'ai fait une découverte étonnante...

Il se tut ménageant son effet...

- Devinez de quoi il est mort ? J'ai refait les analyses tellement c'est ...inattendu...Votre type a d'abord été empoisonné...au curare...

19 Mai, caserne de la gendarmerie de Lyon, Rhône

Des tables en U, un mur pour afficher, trois ordinateurs, une demi-douzaine de gendarmes carburant au café, les visages marqués par la cruauté impitoyable des néons. L'un d'eux brandit un dossier.

- Grace à la voiture et au dentiste notre client serait Benjamin Audouard, journaliste du "Matin lyonnais", travaille aussi pour une revue complotiste "Eureka". Il a publié une série d'articles sur une prétendue conjuration mondiale et sur le Congo. Il a aussi annoncé des révélations fracassantes mettant en cause des membres du gouvernement.

- Et le curare ?

- J'ai de drôles d'informations, intervint une gendarme, pêchées dans les fichiers Hyperion et d'Interpol, je suis allée aussi fouiner chez la DGSE.

La commandante eut un sourire approbateur.

- Toujours est-il qu'il existe un tueur international qui expédie ses victimes au curare, d'où son surnom de Jivaro, des indiens d'Amazonie...On ne sait rien de son physique si ce n'est, détail curieux qu'il porterait des lunettes noires. On lui prête peu ou prou une vingtaine de crimes en une dizaine d'années. Ses victimes, des politiciens, des mafieux...Mais c'est un as. Pas de trace d'ADN ou de quoi que ce soit.

Quelques heures plus tard...

L'un des hackers du service avait de bonnes nouvelles. Les disques durs du journaliste avaient été craqués et...il y avait une pépite. Audouard était en relation suivie avec la cheffe de cabinet du ministre de la défense qui lui fournissait des renseignements qui auraient dû rester confidentiels. Il y était question d'un trafic de coltan au Congo.

- Bon, jubila Racca, on va mettre la cheffe sur écoutes, le juge Ricard m'en a signées une demi-douzaine en blanc. Et on va aussi la placer, à son insu sous protection rapprochée. Où habite-t-elle ?
- Dammartin en Goële, lui répondit un jeunot derrière son ordi...12, chemin de Saint Ladre...en Seine et Marne...au Nord de la Seine et Marne...et hors juridiction !

21 Mai, Dammartin en Goële, Seine et Marne

Le maréchal des logis Bertin jubilait. Avec l'adjudant et deux de ses collègues il était dans une fourgonnette banalisée en entreprise de peinture-vitrierie. La cible habitait un pavillon à l'esthétique prétentieuse.

Il pianota sur son ordi et tous les réseaux WIFI dans un rayon de 200m apparurent. Mots de passe craqués, il restreignit aussitôt son champ d'action à 25m puis focalisa sur la cible: un I pad et un ordinateur tournaient.

Bertin poussa un juron attirant l'attention de son chef. Des messages étaient adressés au journaliste. Il y était question de coltan, du MDLR (Mouvement de libération du Rwanda), du M23 (Mouvement 23), de la SRGM (Société de Recherche Géologique et minière), du ministre de la défense Albert Rollin et du SADE (Service Action de Documentation Extérieure). Ils avaient déterré le gros coup! Ledoux prévint aussitôt la commandante qui était avec une équipe de "civils" surarmés dans l'une des voitures banalisées.

Hier à l'heure convenue, j'ai reçu de nouvelles consignes. J'ai passé la chambre au Ebony and Ivory, un spray effaçant toute trace d'ADN.

Maintenant je suis allongé sur la terrasse du 7 chemin de Saint Ladre, un petit immeuble dominant le paysage pavillonnaire. Il y a un petit parapet de 30 cm parfait pour me dissimuler, moi et mon fusil Hécate II en céramique et matériau composite, indétectable par un portique, calibre 12,7 avec lunette de visée LTE, muni d'un silencieux et d'un pare-flamme, portée 1800 m. Je l'ai bien calé sur son bipied, effectué les derniers réglages. A travers la fenêtre, assise à son bureau, je vois parfaitement la nuque de ma cible dans le viseur.

- C'est bizarre, je ne reçois plus de signal actif...remarqua Bertin.

- Mon adjudant je la vois avec les jumelles ! hurla Ledoux. Elle est couchée sur son ordi, on dirait...

- Merde ! Investissez la baraque! cria Racca qui avait tout entendu

Une demi douzaine de "civils" forçant portail, portes et fenêtres découvrirent Emmanuelle Voisin, un trou rouge en pleine nuque marquant l'impact d'une balle qui avait fini entre le clavier et l'écran, se fichant dans la masse sombre du bureau.

C'est quoi ce cirque ? Des flics ?

Je démonte et range précipitamment mon arme dans sa mallette, dégringole de la terrasse, dévale la rampe inclinée qui sert d'escalier, croise une femme qui crie de surprise, dix mètres et je démarre calmement. J'emprunte la D401 et non l'autoroute qui sera surveillée en priorité. Je dois gagner l'aéroport Charles de Gaulle à Roissy. Qu'est ce qui n'a pas fonctionné ? C'est à Lyon, les nettoyeurs ont mal fait leur boulot ! Fucked !

Les gendarmes ne perdaient pas de temps et bientôt ils amenèrent une jeune femme à leur supérieure.

- Elle dit qu'elle habite au numéro 7, elle y a croisé un homme qui descendait rapidement du dernier étage.

- Oui, coupa celle-ci toute excitée, oui, il était de taille moyenne avec un blouson en tissu noir, un jean noir aussi, une casquette de base-ball avec NY comme celle de mon fils et des lunettes de soleil !

- C'est notre homme ! Aboya Racca, diffusez !

Elle prévint aussitôt le colonel de Seine et Marne et le sien. Tous deux accélérèrent les procédures et le plan Epervier fut déclenché sur le territoire national en moins d'une heure...

21 Mai, aéroport de Roissy-Charles de Gaulle

Je m'arrête au niveau du parking 3 entre deux gros 4x4. Je retourne mon blouson réversible qui devient blanc, jette mes gants chirurgicaux et ma casquette dans une poubelle. J'enlève la batterie de mon portable, ainsi il devient impossible de me tracer, je fracasse le téléphone qui atterrit sous une

rangée de voitures et je gagne rapidement Roissy-Rail, direction la gare du Nord. J'ôte mes lunettes, la lumière est supportable. La mallette contenant mon arme me donne l'air d'un parfait voyageur. Vingt minutes plus tard je monte dans le métro bondé, descend à Stalingrad et gagne Barbès à pied. J'y ai retenu une petite chambre pourrie mais sans fiche à remplir. Ici on se livre à tous les trafics et les marchands de sommeil ne sont pas en reste...

21 Mai, institut médico-légal, Paris

C'est notre homme, constatait la commandante. La victime a été tuée par une balle de 12,7 contenant du curare, fait confirmé par l'autopsie.

22 Mai, caserne de la gendarmerie de Lyon, Rhône

Quand l'équipe revint de Seine et Marne et pénétra dans la cour, ils ne remarquèrent pas la présence de deux SUV Peugeot noirs aux vitres opaques.

Racca était à peine descendue de voiture qu'un planton lui signifia que le colonel l'attendait.

Elle s'engouffra dans un escalier monumental. Sur le palier, flanquant la porte du bureau, trois hommes semblaient figés dans leurs costumes sombres aux cravates assorties sur des chemises blanches, oreillettes et micros complétaient le tableau.

- Ils se la jouent Men in Black, pensa in petto Nathalie. L'ordonnance du colonel lui adressa une grimace. Son chef était debout devant son bureau flanqué d'un petit rondouillard que son costume sombre peinait à contenir.

- Beau travail commandante, commença son supérieur, mais comment vous dire...euh...le ministre a décidé de nous décharger du dossier...

- C'est maintenant à la DGSE d'intervenir, coupa l'enveloppé d'une voix nasillarde.

- Oui...en fait...ce dossier relève maintenant du Secret Défense, c'est le commandant Fulbert ici présent qui va prendre les choses en mains. Vous lui remettrez toutes les informations en votre possession...

Nathalie Racca ressentit alors toute l'amertume du monde. Suivie des quatre cerbères, elle gagna la salle 7 où toute l'équipe attendait avec impatience. A l'annonce du dessaisissement, un brouhaha qui aurait pu passer pour contestataire s'ensuivit. Cependant quand les intrus furent partis, la majore Bothereau restée à Lyon à la tête de la cellule d'exploitation prit d'autorité la parole.

- On a retrouvé la voiture du Jivaro au parking 3 de Roissy et en faisant les poubelles, une paire de gants en latex, une casquette NY, on va avoir son ADN...et j'ai fait aussi une copie des disques durs...

Ce fut un tonnerre d'applaudissements.

- Bien joué et j'ai un plan! lança la commandante.

Sûre de son effet elle le détailla et fila chez le colonel lequel n'aimait pas lui non plus qu'on piétine son pré carré.

22 Mai, Bruxelles 2, Belgique, European Union Intelligence Analysis Centre (Int Cen)

Le colonel de la section 11, Ange Passani qui ne devait de comptes qu'au Secrétaire Général Adjoint de l'UE attendait toute son équipe. Dix femmes et hommes, la trentaine, aux spécialités aussi diverses que pointues déboulèrent. Son grade comme son âge ne lui permettaient pas de s'esclaffer à leurs blagues de potaches...Son travail consistait à coordonner les enquêtes dans toutes leurs complexités et à bien huiler tous les rouages. Et là, il tenait dans ses mains de quoi créer un véritable tsunami. Le seul au courant était son adjoint et ami Norbert Leflocq, un breton pur jus aussi changeant que les vagues de son océan.

- Mes amis, annonça-t-il, nous avons reçu une demande d'aide de la gendarmerie française, une demande officieuse cela va de soi...Voici des clés USB et les copies de deux disques durs. Vous avez une heure..

Bientôt sur le mur informatisé commença à s'ébaucher un organigramme virtuel aux étranges couleurs:

- Cinq protagonistes, un journaliste, Audouard, la cheffe de cabinet du ministre de la Défense, une société minière, la SRGM, un groupe armé, le MDLR et le ministre Albert Rollin, énonça Lorelei Wrangler.

- Il est aussi question, poursuivit Aliza Tedeschi, de coltan. Ce minéral est aussi bien utilisé dans nos cellulaires qu'en informatique et dans l'industrie spatiale. Il est abondant au Congo mais surtout dans la province du Kivu. La SRGM y exploite des mines et les populations locales sous le contrôle du MDLR...

- Et il semblerait, embraya Edwin O' Donnel, que la France fournisse des armes aux rebelles qui protègent la société minière, laquelle verserait des fonds au SADE pour financer des actions clandestines, au passage Rollin touche une commission...

- Ce qui explique que la DGSE se soit emparée du dossier, le SADE étant l'un de ses services, ajouta Leflocq. Alors le SADE a activé le Jivaro pour faire taire les gêneurs mais la gendarmerie a été trop rapide et les nettoyeurs n'ont pu effacer le tout...

Toutes ces données s'affichaient sur le mur avec des précisions supplémentaires. La SRGM avait son siège à Luxembourg, une carte du Kivu et des pays alentours s'était aussi invitée.

- Le Jivaro ? demanda le colonel.

- Même le MI6 par le réseau Echelon n'a rien pu trouver.

- Il faut qu'il bouge ! Grimaça le colonel, en attendant deux pistes, le siège de la SRGM et le Kivu !

22 Mai, aéroport de Bruxelles International

Sur le tarmac, Leflocq, Bonnard, Einstein et de La Questa vêtus en touristes embarquaient dans un A 400 M sans matricule ni cocarde pour la ville de Goma au bord du lac Kivu.

22 Mai, Bruxelles

A la même heure Tedeschi, Wrangler et Olivetti prenaient la route au volant d'une Audi aussi noire que neutre pour Luxembourg avec une commission rogatoire et un mandat de perquisition européens.

22 Mai, Goma, Nord Kivu, Congo

Avec un billet de 20 \$ glissé dans chacun des passeports, les douaniers jetèrent un regard négligent au quatuor. Un grand black moulinait des bras dans leur direction. C'était un honorable correspondant qui leur tendit les clés et les papiers d'une Land Rover qui affichait un nombre respectable de kilomètres. Après le pourboire d'usage, dans la ville grouillante et poussiéreuse, ils se dénichèrent une gargotte pour la nuit.

22 Mai, Luxembourg

Tedeschi, Wrangler et Olivetti gagnèrent l'avenue Gaston Diderich pour se faire une idée du siège social de la SRGM. Au n° 27 ils trouvèrent leur bonheur, un immeuble moderne de six étages, sans grand caractère. Des plaques de cuivre aux noms de diverses sociétés flanquaient une grande porte de métal et verre.

23 Mai, Kivu, Congo

Ce ne fut pas une mince affaire que de s'extirper de cette ville d'un million d'habitants et il fallut verser une dîme à deux barrages de l'ANC (Armée nationale congolaise).

Direction les Virunga Mountains et ses mines de coltan. La route céda bientôt la place à une piste de terre ocre rouge ravinée par les pluies. Bonnard ne parvenait guère à éviter les ornières dans ce qui relevait de l'auto-cross. Le relief s'accroissait, au milieu d'une végétation d'un vert oppressant. Et ils débouchèrent brutalement sur un chantier. Ce ne furent ni les monte-charges ni les camions qui leur sautèrent aux yeux mais les fusils d'assaut d'hommes aux tenues olivâtres qui les couchèrent en joue.

Bonnard freina brutalement tandis qu'un homme au béret rouge s'adressait à eux dans un français parfait.

- Photographier la nature ? Pas ici ! Plus au Nord dans le parc national ! Dégagez et vite ! Ici on travaille et on est en guerre avec le M23 et l'ANC ! Rien de bon pour vous...

Ils lui donnèrent une commission de 100 \$ et reprirent la piste défoncée sur quelques kilomètres.

- Je crois qu'on sera bien ici, sourit Leflocq, on camoufle la bagnole, on attend la nuit et retour au chantier en mode commando.

Ils poussèrent le véhicule dans les buissons et attendirent dans les hautes herbes. La nuit tomba en quelques minutes. Ils se mirent en mouvement, repérèrent quelques sentinelles et s'infiltrèrent en duos. L'un sortit de puissantes jumelles photographiques à visée nocturne et l'autre un Beretta 9 mm muni d'un silencieux. Ce qu'ils découvrirent était effarant. Des gamins d'une dizaine d'années et même plus jeunes sortaient comme des fourmis de trous dans la terre avec un seau ou un sac qu'ils traînaient jusqu'aux trémies où ils déversaient le précieux minerais, le coltan. Le tout sous la surveillance étroite et brutale de miliciens dont certains arboraient dans le dos les lettres MDLR en blanc. Leflocq mitraillait de clichés ce qu'il fallait bien appeler une traite d'enfants. Sur les engins s'étalait le sigle de la SRGM. De leur côté de La Questa et Bonnard s'étaient approchés d'un hangar dont les deux sentinelles semblaient cuver leur chanvre indien. Ils repérèrent trois 4X4, des mortiers, des mitrailleuses et des caisses de munitions. Le grossissement photographique leur permit de capter les numéros de séries et la provenance de ce matériel.

C'est alors qu'un froissement de feuillage les fit pivoter. Un milicien braquait un AK 47 vers eux. Bonnard fut le plus rapide, une balle en plein cœur. Un autre qui se pointait fut aussi abattu et sa rafale se perdit dans les arbres. De toute façon, ils avaient assez de preuves. Retour de sprinters à la Land Rover et démarrage à fond la caisse ! Maintenant les hommes du MDLR avertis rafalaient à tort et à travers.

La nuit rendait toute poursuite improbable. En haut d'une colline, Leflocq sortit l'inmarsat et envoya aussitôt toutes les images compromettantes à l'Int Cen par satellite.

23 Mai, Luxembourg, siège de la SRGM

- Bonjour ! Ils brandirent leurs plaques. Le gardien désarçonné les laissa passer d'autant plus qu'ils étaient accompagnés de deux inspecteurs du fisc luxembourgeois et de quatre policiers.

- Que signifie cette intrusion ? Leur jeta un individu en costume Armani.

Aliza brandit son insigne...

- Et ça c'est un mandat de perquisition et ça une commission rogatoire ! Lisez bien surtout !
Personne ne sort plus !

L'escogriffe sembla soudain calmé.

- La salle de votre serveur nous agréera parfaitement, susurra Wrangler.

Le directeur général adjoint les invita à le suivre et ouvrit une porte. Des femmes et des hommes pianotaient sur des claviers, l'éclat des écrans les rendant plus livides que nature.

Tedeschi, Wrangler et Olivetti s'installèrent. Les trois agents détournèrent les protocoles de reconnaissance et forcèrent les applications leur permettant l'accès aux disques durs. Une demi-heure plus tard un cryptogramme géant se dessina:

Une société off-shore établie au Lichtenstein apparut avec transferts d'argent à Kisangani via la Banque Africaine de Développement mais les sommes étaient dérisoires. Faire craquer l'ordi de la Banque Africaine fut un jeu qui renvoya Wrangler à la Barclay's Bank de Jersey et à deux comptes. Les noms des heureux élus étaient le SADE et Albert Rollin avec quelques millions comme matelas... Aussitôt toutes les données furent envoyées à l'Int Cen.

23 Mai, Bruxelles 2, Int Cen

Les photos du Congo et les données du Luxembourg traitées avaient parlé: trafic d'armes franco-MDLR, traite d'êtres humains donc crime contre l'humanité pour la SRGM et le MDLR, blanchiment d'argent sale et corruption pour le SADE et le ministre Rollin.

24 Mai, Paris, salle de crise du Ministère de l'intérieur, place Beauvau

Outre le ministre siégeaient tous les responsables à divers titres de la sécurité nationale, plongés dans un dossier rouge classé Secret Défense.

Un nouveau venu s'invita, le premier ministre en personne. C'était un vrai dur, au cuir épais. Il s'assit et croisa les doigts toisant chacun tour à tour. Un silence pénible s'installa.

- Monsieur Rollin, j'exige votre démission à effet immédiat. Il en est de même pour vous, ajouta-t-il en fixant le directeur de la DGSE.

Les journaux du soir et la TV arguèrent de quelques divergences politiques et passèrent à autre chose.

25 Mai, Paris, quartier Barbès

Pas de code ! Ramassant ma précieuse mallette à laquelle je porte une affection certaine, j'enfile mes vêtements de parfait anonyme, glisse papiers et argent dans un petit sac à dos et d'un pas allègre foule le bitume parisien.

Un petit tour chez Avis où je loue une voiture et direction l'Espagne par l'A7 et le tunnel du Perthus jusqu'à Alicante. De là je m'envolerai pour Plymouth et retour au pays, le Dartmoor, Tavistock et surtout une retraite définitive, une somme rondelette venant de grossir mes économies sur un compte à la Barbade...

26 Mai, Bruxelles 2, Int Cen, Salle de briefing de la section 11

Tout le monde était là et se congratulait en détaillant chaque péripétie...

- Dernières nouvelles ! hurla O'Donnel...Il attendit le silence...Il y a eu un accident au tunnel du Perthus côté espagnol. Lors d'un contrôle de routine un jeune Garde Civil inexpérimenté a ouvert le feu sur le chauffeur d'une voiture de location qu'il a confondu avec un membre de l'ETA. L'homme a été tué sur le coup !

Silence étonné...

- Sous le plancher de la voiture, la police criminelle espagnole a découvert une mallette avec une arme très sophistiquée et qui pourrait être celle du Jivaro ! Les tests balistiques restent à le prouver.

Un tonnerre d'applaudissements, des cris et des sifflets ponctuèrent cette nouvelle.

Beaucoup plus tard...

Chacun bavardait, plaisantait, on mangeait des saucisses-frites et buvait de la bière. Une kermesse à la Breughel pensa le colonel un brin attendri.

Soudain un ordi lança une alerte qui s'afficha sur le mur: l'ADN de l'homme tué par le Garde Civil correspondait bien à celui du présumé tueur d'Emmanuelle Voisin, les tests balistiques prouvaient que l'arme et les munitions étaient les mêmes que celles ayant servi aux deux meurtres. Les lunettes de soleil trouvées dans la voiture confirmaient l'ADN, l'homme abattu était bien le Jivaro!

26 Mai, ministère de la Défense, Paris

Le général commandant la Direction des Renseignements Militaires avait sollicité une entrevue auprès du secrétaire d'état.

- Ce Jivaro était peut être l'un des nôtres...et il sortit de sa serviette un dossier de quelques feuillets. Une fiche d'engagement dans la Légion étrangère sous le nom de Donald Campbell, nationalité irlandaise, quatre séjours de six mois en Guyane...

- D'où le curare ?

- Né le 31 mars 1971.

- L'âge pourrait correspondre...

- A servi en Afghanistan, mérite militaire, croix des opex, quatre citations et ...tireur d'élite des Forces spéciales. A quitté l'armée pour des problèmes de vue...Après on le retrouve aux USA où il souscrit un contrat de cinq ans auprès de la société Black Swann qui en fait recrute des mercenaires pour suppléer aux forces américaines...un an après il est porté disparu en Irak corps et biens...

- Laissez tomber général. L'affaire Jivaro, pour nous, est close !

30 Août, crématorium d'Organa, Catalogne

Un commandant de la Garde Civile et un capitaine du Centre National de Renseignement Espagnol s'ennuyaient ferme. Ils devaient assister à la crémation d'un parfait inconnu. Ils étaient là pour vérifier la légalité de la procédure.

Quand ce fut fait, l'urne fut enterrée dans le carré des indigents et dans le plus parfait anonymat. Seuls à l'écart et en civil se tenaient le colonel Ange Passani et la commandante Nathalie Racca. Ils étaient là parce que c'était leur place, pour saluer un compagnon d'armes, un soldat perdu, la fin d'une sanglante aventure aussi...Le colonel se raidit et salua, un vrai salut, celui d'un militaire à un frère mort au combat. Puis lentement, suivi de la gendarme, il rejoignit sa voiture de fonction et se dit que le droit n'était pas si évident et la justice fort incertaine...

Epilogue

A ce jour la France a un nouveau ministre de la Défense et un nouveau directeur de la DGSE. La SRGM continue d'extraire du coltan au Kivu où sévit toujours le MDLR.

Patrick Parey

LA FILLE DE RYAN

J'ai un diplôme d'Etudes Universitaires de Technicien de la Mer et du Littoral. Chaque matin, mes pas m'emmènent au bord des bassins. Mon travail consiste à m'occuper des céphalopodes et des murènes. J'ai pu mesurer à maintes reprises leur intelligence. Une créature particulièrement m'impressionnait. C'était avant la tempête.

La météo marine avait lancé un avis de Grand frais, Force 8 à 9 pour certaines zones avec des pointes à 10, Utsire, Forties, Fisher, Irish Sea, Tyne, Dogger, Humber, German, Shannon, Fastnet, Sole. La tempête durait depuis quarante-huit heures quand le vent a faibli en fin d'après-midi.

Au milieu de la brume qui s'estompait, un promeneur à la recherche de bois flotté, averti par le comportement pressant de son fidèle compagnon, a découvert un corps, blotti derrière une petite dune, recouvert en partie par le sable. L'air salin protégeait comme une gangue la jeune fille. Des mouettes criardes s'étaient attroupées. Elles semblaient veiller les alentours afin que nul être ne puisse pénétrer dans ce cimetière marin. Le corps gisait dans une chrysalide bleutée, comme emmaillotté sous un morceau de filet. Les oiseaux s'étaient envolés à l'autre extrémité de la grève.

La gendarmerie, arrivée tardivement, prit les coordonnées du promeneur. Elle installa un périmètre de sécurité. Les hommes mirent en place des projecteurs à la tombée de la nuit. La plage illuminée

brillait sous ces feux improvisés. Un phare dispensait ses éclats au gisant. L'investigation commença.

Sexe féminin, âge 25 ans, cheveux roux, yeux verts, taille 1 m 63, la victime avait été vite identifiée. Il s'agissait de Mary. Mary aimait le cinéma, la danse. Elle voulait être comédienne. Elle finissait son cursus universitaire dans l'événementiel. Elle était revenue depuis peu d'un voyage sur la côte est des USA.

Mary, j'étais prêt à la suivre jusqu'au bout du monde. Mary avait connu d'autres hommes avant moi. Je craignais ses ex. Je l'aimais.

Rapidement, les soupçons se portèrent sur un migrant. Trois afghans étaient activement recherchés pour avoir violé une assistante d'une ONG au sein d'un camp de transit. La Jungle méritait bien son nom pour ces naufragés. La police tenait dans ses locaux un jeune pachtoun. Il avait eu tort de roder du côté des blockhaus. Loin de son univers minéral, habitué à se fondre dans la population, il espérait passer en Angleterre pour rejoindre ses cousins du côté de Finsbury Park. Longuement interrogé, le fier montagnard jurait qu'il n'avait jamais vu cette femme impure. Puis il s'enferma tel un bivalve dans son mutisme et sa froideur. Aucune autre information ne filtra.

L'enquête s'orienta ensuite vers les proches de Mary. Son père d'origine irlandaise était venu s'installer sur la côte française. Il avait ouvert un cabinet médical dans les années 80. La réputation professionnelle du Docteur Ryan était sans faille. On ne lui connaissait pas de compagne. Il n'avait qu'une fille. Beaucoup de rumeurs circulaient sur cet homme. Membre actif du Sinn Fein, il aurait trahi l'I.R.A durant les années Thatcher. Certains s'aventuraient à affirmer qu'il avait fourni des renseignements à l'Angleterre pendant près de 15 ans. S'agissait-il d'un règlement de compte bien après son transfuge ? Le passé l'aurait-il rattrapé en le punissant dans la chair de sa chair ?

La gendarmerie s'intéressa également au portable de Mary. Un étrange message musical intrigua les enquêteurs. « Through the storm, we reach the shore... I can't live. With or without you ». La clé de l'énigme passerait-elle par Dublin ? Interpol fut sollicité. Les enquêteurs français attendirent des informations de leurs homologues irlandais. Les jours passèrent. L'enquête se trouvait à l'instar d'une flottille encalminée dans un pot au noir. Mais le monde n'est jamais ni noir ni blanc. Il est fait de multiples nuances de gris. L'enquête paraissait piétiner. L'océan des possibles demeurait vaste.

Un marin affirma auprès des autorités qu'il avait vu un certain Bertrand se quereller avec Mary à la sortie de la discothèque « The Irish Rover ». Ce témoignage remontait à quelques mois bien avant la tempête. Du fait de son prénom, Bertrand le fils d'un voisin paraissait le coupable idéal, 1 m 85, 95 kg, yeux bleu, visage buriné à la Corto-Maltese, marginal colérique, chanteur dans un groupe de rock. Il était revenu au village après une campagne de pêche en mer d'Irlande. Plusieurs patrons de pêche avaient refusé de l'embarquer. Selon eux, il portait malheur. Un seul l'avait accepté à son bord pour une campagne hauturière. Ce n'était pas un grand marin. Bertrand pratiquait les sports de combat, plus particulièrement la boxe. Mary avait reçu des coups. Curieusement l'océan l'en avait débarrassée. Mais Mary avait été étranglée. Était-ce vraiment la mer qui avait gommé les ecchymoses et épongé son sang ?

Il y avait aussi un quartier maître qui louvoyait autour de Mary. On le surnommait Jack dit le Poulpe : une brute perfide. Je le connaissais bien. Tel un chat, il retombait sur ses pattes. Un beau parleur toujours prêt à l'embrouille, un faiseur d'histoires. Il était du même tonneau que Bertrand mais en plus pervers. Il savait faire profit de la moindre bonne humeur comme de la simple gentillesse. Pour tirer les écoutes, il s'y entendait. Sa vie se déclinait en différentes nuances de noir. Connue en tant que revendeur de drogues, il transportait les nuits sans lune et sur les flots agités des migrants à la barbe des garde-côtes. Son embarcation changeait souvent de nom. Je l'avais baptisée une fois pour toute La ligne Holworth.

Bertrand et Jack avaient disparu. Tous, sur les hauteurs, au port ou dans les rias les avaient oubliés. Un vaurien de moins qui s'était évaporé avec la marée et un monstre de ma lignée manquait à l'appel. L'omerta régnait sur le littoral de la Manche. Le Welcome n'existait que dans les films. Tous regrettaient la fille à la jolie chevelure rousse.

Une reine m'avait choisi. Un pirate me prit mon trésor. Nous étions trois dans un bateau. Mary tomba à l'eau. Que restait-il ?

L'océan ramène souvent bien après la tempête des débris au rivage, de la laisse de mer : morceaux qu'il convient d'assembler dans un grand puzzle sur la chaussée.

Ce diable aurait pu sous une autre identité nous resservir à sa façon « L'homme qui voulait vivre sa vie ». Une disparition en mer. Un habitacle ravagé par un incendie. Pas de quartier, j'ai lancé ces imbéciles de détectives sur une fausse piste. Je viens de déposer à leur porte une boule en verre. En voici le compte tenu du message : « Maintenant que vous êtes bien en peine de découvrir le coupable, vous allez amener le pavillon et me coller la mort de Mary sur le dos. Certains oseront vous expliquer pourquoi et comment j'en suis venu à quitter ce monde. Personne n'a jamais été dans mon cerveau, personne. J'ai tué Mary. J'espère le silence. Jack dit Le Poulpe »

De cette manière peu glorieuse, je me débarrasse de cette fripouille. J'ai poussé mon embarcation de couleur rouille, manœuvré les voiles, et transporté le corps. Je l'ai abandonné dans une épave : une péniche de débarquement, un LCVP. Mes enfers n'étaient plus quantifiables. En ce moment, les congrès s'occupent de lui.

Je devais sauver le petit soldat Mary Ryan. Je n'ai pas réussi. Je suis arrivé trop tard à notre lieu de rendez-vous. Au pied du sémaphore, Jack était là non loin du corps inerte de Mary quelque part dans l'obscurité. Il ne se décidait pas à partir. J'ai aperçu l'espace d'un instant ses yeux dans une anfractuosité d'un rocher. J'ai osé le regarder, l'affronter. Il m'a menacé comme à son habitude. Devant mon écœurement, il s'est jeté sur moi. Les coups se sont mis à pleuvoir. Il m'a fracassé. Puis il m'a jeté. J'allais sombrer. Une lame de fond est arrivée ; énorme et gigantesque venant des abysses. Une déferlante que j'aurai aimé chevaucher avec ma nouvelle planche. Le rugissement de l'océan m'a libéré de ma torpeur. Un monstre se portait au contact d'un autre monstre pour l'affronter. Ce fut mon sauvetage. J'en ai profité. Il n'a pas vu le coup venir alors qu'il me croyait désarticulé, hors d'état de combattre. J'avais tenté l'impossible. Je m'en étais sorti. Mon tortionnaire a vacillé. Il faut se méfier d'un pantin. Je ne voulais pas le tuer mais mon cerveau reptilien a été le plus prompt devant l'insupportable. Le vent venait de tourner.

Il n'était plus fringant cet enfoiré de Jack mon demi-frère. Lui le beau parleur, lui qui venait d'étrangler Mary. Lui mon cauchemar, ma malédiction. Lui le costaud qui m'empêchait de voir Mary. Il m'avait toujours étouffé. Lui le malade. Mes amis en avaient peur. J'en ai reçu des raclées. Moi le looser. Moi l'humilié. Je pleurais le soir dans mon lit. Je n'en pouvais plus. J'étais devenu son esclave, son jouet. Moi, le grain de sable, le gringalet, je l'ai tué. Je n'en revenais pas. Je me répétais pour un poulpe finir un lieu sous la mer... Je m'en étais sorti de mon naufrage. La tempête dans mon crane s'était enfin calmée. Maintenant c'était fini. Je m'étais débarrassé de mon démon. J'étais en paix. L'enfer était vide.

J'entends à nouveau les rires quand nous jouions adolescents au cerf-volant et pratiquions le char à voile. Je regarde l'écume molle et irisée qui se faufile sur l'estran. Ce soir la marée est basse.

Gilles Gaudry